

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1923

THÈSE

N°

170

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

R. LE DROUMAGUET

né le 24 Avril 1897, à Montpont-en-Bresse (Saône et Loire)

A PROPOS DU CENTENAIRE DE JENNER

== NOTES ==
SUR L'HISTOIRE
DES PREMIÈRES
VACCINATIONS
CONTRE LA VARIOLE

Président : M^r le D^r ROGER, Professeur

Société Générale d'Imprimerie
Belfort-Mulhouse

1923



FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1923

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

R. LE DROUMAGUET

né le 24 Avril 1897, à Montpont-en-Bresse (Saône et Loire)

A PROPOS DU CENTENAIRE DE JENNER

== NOTES ==
SUR L'HISTOIRE
DES PREMIÈRES
VACCINATIONS
CONTRE LA VARIOLE

Président : M^r le D^r ROGER, Professeur

Société Générale d'Imprimerie
Belfort-Mulhouse

1923

LE DOYEN : M. ROGER
PROFESSEURS : MM.

Anatomie	NICOLAS
Anatomie médico-chirurgicale	CUNÉO
Physiologie	Ch. RICHET
Physique médicale	André BROCA
Chimie organique et chimie générale	DESGREZ
Bactériologie	BEZANÇON
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT
Pathologie et thérapeutique générales	Marcel LABBÉ
Pathologie médicale	N.
Pathologie chirurgicale	LECÈNE
Anatomie pathologique	LETULLE
Histologie	PRENANT
Pharmacologie et matière médicale	RICHAUD
Thérapeutique	CARNOT
Hygiène	BERNARD
Médecine légale	BALTHAZARD
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MÉNÉTRIÉR
Pathologie expérimentale et comparée	ROGER
	ACHARD
	WIDAL
Clinique médicale	GILBERT
	CHAUFFARD
	MARFAN
Hygiène et clinique de la première enfance	NOBÉCOURT
Clinique des maladies des enfants	H. CLAUDE
Clinique des maladies mentales et des maladie de l'encéphale	JEANSELME
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	P. MARIE
Clinique des maladies du système nerveux	TEISSIER
Clinique des maladies contagieuses	DELBET
	LEJARS
Clinique chirurgicale	HARTMANN
	GOSSET
Clinique ophtalmologique	De LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires	LEGUEU
	COUVELAIRE
Clinique d'accouchements	BRINDEAU
	JEANNIN
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE
Clinique chirurgicale infantile	BROCA Auguste
Clinique thérapeutique	VAQUEZ
Clinique oto-rhino-laryngologique	SEBILEAU
Clinique thérapeutique chirurgicale	DUVAL
Clinique propédeutique	SERGENT

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

MM.	MM.	MM.	MM.
ABRAMI	DUVOIR	LE LORIER	RETTERER
ALGLAVE	FIESSINGER	LEMIERRE	RIBIERRE
BASSET	GARNIER	LEQUEUX	ROUSSY
BAUDOUIN	GOUGEROT	LEREBoulLET	ROUVIÈRE
BLANCHETIÈRE	GRÉGOIRE	LÉRI	SCHWARTZ
BRANCA	GUÉNIOT	LÉVY-SOLAL	STROHL
GAMUS	GUILLAIN	MATHIEU	TANON
CHAMPY	HEITZ-BOYER	METZGER	TERRIEN
CHEVASSU	JOYEUX	MOCQUOT	TIFFENEAU
CHIRAY	LABBÉ (Henri)	MULON	VILLARET
CLERC	LAIGNEL-LAVASTINE	OKINCZYC	
DEBRÉ	LANGLOIS	PHILIBERT	
DESMAREST	LARDENNOIS	RATHERY	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.



170

CARISSIMÆ MEÆ

031

UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by the Internet Archive
in 2026



Au moment où s'achève, officiellement du moins, le temps consacré aux études médicales, où la vie professionnelle s'ouvre au jeune médecin, avec ses responsabilités, ses fatigues, ses inquiétudes sans doute, mais aussi ses espérances et ses joies, une tradition, à laquelle je ne voudrais manquer d'obéir, lui fait un devoir de rendre hommage aux Maîtres qui l'ont formé à l'exercice de son Art.

Mais, qu'il me soit permis de redire d'abord à mes chers parents mon affection et ma gratitude profondes. Pendant de nombreuses années, et malgré l'incertitude de l'avenir, ils ont consenti à se priver des services de leur fils aîné en lui permettant d'entreprendre ces longues études. Aujourd'hui qu'avec l'aide de la Providence il est fier d'avoir pu les mener à bien, sa joie est grande aussi de penser qu'il pourra désormais revenir auprès d'eux, et s'efforcer de leur rendre un peu de ce qu'ils ont fait jusqu'à présent pour lui. Que mes amis, que tous ceux qui se sont intéressés à mon travail et m'ont aidé de leurs encouragements et de leurs conseils, reçoivent ici avec eux l'expression de ma vive reconnaissance.

..

Je remercie mes Maîtres de la Marine, ceux de la Faculté de Médecine et des Hôpitaux de Bordeaux, de l'Ecole de Médecine et des Hôpitaux de Rouen, de la Faculté de Médecine de Paris.

Il m'est particulièrement agréable de témoigner ma gratitude à Monsieur le Docteur R. Brunon, Directeur de l'Ecole de Médecine de Rouen, pour la bienveillance avec laquelle il m'accueillit dans son service de clinique médicale, à mon retour de la guerre. Je suis heureux pour l'avenir d'avoir pu suivre pendant deux ans les leçons si riches en enseignements pratiques qu'il prodigue chaque jour au lit du malade. Mais je garde un souvenir non moins vif des causeries du samedi, pendant lesquelles, s'élevant au dessus des multiples cas individuels dont l'étude scrupuleuse avait occupé toute la semaine, Monsieur le Docteur Brunon en dégagait la philosophie, ou bien, invo-

quant l'exemple d'un passé trop méconnu, si riche pourtant en grands noms et en nobles figures, il parlait en termes élevés de l'Idéal Professionnel. C'est là, dans la salle encore trop exigüe du Musée de l'Hôtel-Dieu, que j'ai appris à aimer l'Histoire de la Médecine, à laquelle je viens apporter la modeste contribution de ce travail.

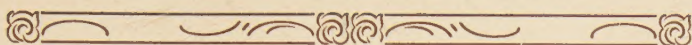
Je saisis aussi avec empressement l'occasion qui s'offre à moi de remercier Monsieur le Docteur Jeanne, Chirurgien des Hôpitaux de Rouen, pour l'enseignement précieux que j'ai reçu de lui, pendant les quelques mois que j'ai passés dans son service à l'Hôpital-Général.

Ce m'est enfin une obligation très douce d'exprimer ma reconnaissance et ma respectueuse affection à Monsieur le Docteur E. Potherat, chirurgien en chef honoraire de l'Hôtel-Dieu de Paris, dont j'ai l'honneur d'être depuis un an l'interne à l'Hôpital Notre-Dame de Bon-Secours. Son exemple quotidien dans cette maison familiale, ses avis, empreints d'une sollicitude toute paternelle, l'intérêt qu'il porte à la réalisation de mes plus chers projets d'avenir, sont autant de liens qui m'autorisent à l'estimer mieux encore qu'un maître. Au moment où mon rôle effacé à ses côtés est sur le point de finir, qu'il soit assuré que la séparation ni la distance ne pourront les affaiblir jamais.



Je prie Monsieur le Professeur Roger, doyen de la Faculté de Médecine de Paris, qui a bien voulu me faire l'honneur d'accepter la présidence de cette thèse, d'agréer l'hommage de ma profonde gratitude.

Paris, Avril 1923.



AVANT-PROPOS

Il y a quelques semaines, l'Académie de Médecine célébrait, dans une manifestation solennelle, le centenaire de la mort d'Edouard Jenner. Les discours qui furent prononcés alors, les nombreux articles de journaux et de revues qui furent publiés sur la découverte de la vaccine, ont remis en lumière ce chapitre encore tout récent de l'Histoire de notre Art Médical. Peut-être semblera-t-il téméraire, après tant de maîtres éminents, de prétendre en retracer à nouveau les grandes lignes. Aussi n'est-ce pas sans appréhension que j'achève aujourd'hui ces « Notes » à demi abandonnées depuis de longs mois. Elles sont, je l'avoue non sans quelque secret dépit, maintenant un peu tard venues. Ce sera leur excuse, je l'espère ; et puisqu'à mauvaise fortune il vaut mieux faire bon visage, je pardonne volontiers au Temps de m'avoir ainsi devancé.

Voici près de deux ans, répondant à mon désir de choisir dans l'Histoire de la Médecine le sujet d'une thèse, Monsieur Alfred Poussier, Pharmacien en chef des Hôpitaux de Rouen, voulut bien me communiquer les nombreux documents qu'il avait réunis sur la vaccination, au cours de ses infatigables recherches en Normandie. Je ne saurais assez le remercier de la liberté avec laquelle il me permit d'en user à ma guise, non moins que de l'importuner sur tous les points qui me paraissaient obscurs. Son érudition si étendue, sa science profonde du monde normand, ses commentaires si pittoresques qui donnent de la vie et même du charme aux parchemins les plus arides, m'ont été d'un secours précieux, et je suis heureux de pouvoir lui exprimer ici ma profonde reconnaissance.

Je remercie mes amis A. Robert et P. Thomas de m'avoir aidé, par de nouvelles investigations à la bibliothèque municipale de Rouen, à compléter la matière de ce travail.

Ces « Notes » se divisent en trois parties :

Jenner et la découverte de la Vaccine.

Introduction et premiers progrès de sa méthode en France.

Enfin Etude plus spéciale des premières vaccinations dans la région de Rouen.

Qu'elles soient ainsi le faible tribut de mon attachement à la petite patrie normande, où se sont écoulées trois années de ma vie d'étudiant, celles dont je garde le plus agréable souvenir.



L. O. Br. L. B.

A. L. BLANCHE

(1752 - 1816)



CHAPITRE PREMIER

Les Origines de la Vaccination

Que la vaccine ait été connue avant Jenner, cela ne fait pas de doute. J'entends par *vaccine* la *petite vérole des vaches*, *variola vaccina*, suivant le nom qui lui fut donné par Jenner lui-même, dans le premier travail qu'il publia sur ce sujet. C'était la maladie que les éleveurs appelaient *picote* dans certaines régions de la France, et *cow-pox* en Angleterre. A vrai dire, on désignait sous ces différents noms tout un ensemble d'affections mal définies, à retentissement variable sur la sécrétion du lait et l'état général, et caractérisées par ce trait commun : l'apparition de pustules aux pis des vaches. Cette éruption pouvait transmettre la maladie à l'homme. Les filles de ferme qui étaient chargées de traire les bêtes en avaient les doigts et les mains assez fréquemment infectés, mais loin de s'en plaindre, elles assuraient que ces « boutons » et les malaises passagers qui les accompagnaient préservaient de la petite vérole véritable.

C'était en effet une opinion assez répandue dans la plupart des pays d'élevage. On la rencontre alors en France (dans le midi, le Berry, en Bourgogne) ainsi que dans les pays germaniques : Holstein, Hanovre, Carinthie, Mecklembourg ; on la signale enfin en Angleterre, dans le Somerset, le Devonshire, le Staffordshire et plusieurs autres comtés. A une époque où la petite vérole était aussi commune en Europe, et justement redoutée, le fait était d'importance. Cependant, jusqu'à Jenner, cette croyance n'avait pas dépassé le milieu des villages et des fermes, et les médecins à qui l'on en parlait ne voyaient là qu'un de ces préjugés populaires qu'il est de bon ton de ne pas même écouter.

La seule arme préventive contre la variole était alors l'*inoculation*, procédé antique importé d'Orient depuis le début du

XVIII^e siècle par la femme d'un ambassadeur anglais à Constantinople, lady Mary Wortley Montagu. Il consistait à insérer du pus de varioleux sous la peau d'une personne saine, et à provoquer ainsi chez elle l'apparition d'une petite vérole atténuée qui la mettait à l'abri de toute nouvelle atteinte dans la suite. Telle était alors la crainte de ce fléau qu'on préférait aller au-devant du mal pour être plus sûr de s'en tirer à bon compte. Grâce à Lady Montagu, qui réunissait dans son salon de Londres une véritable petite cour de savants et de gens d'esprit, cette pratique s'était vulgarisée en Angleterre, non sans affronter quelques anathèmes, et de là elle se propagea sur le continent européen.

La méthode, pour être un progrès sur le néant antérieur, n'était cependant pas inoffensive. Ses détracteurs lui reprochaient de multiplier les germes de l'affection au lieu de les détruire, et, de ce fait, la mortalité générale due à la variole augmentait. En outre, les accidents graves étaient assez fréquents ; on citait des cas de mort : il s'agissait d'une véritable maladie provoquée, que l'on traitait du reste comme telle au moyen de saignées, purgations, vésicatoires, diète sévère. Jenner avait subi tout ce déploiement de médications dans son enfance ; on prétend même que ses recherches sont dues au mauvais souvenir qu'il en garda : c'est une plaisanterie sans doute. Toutefois, à considérer les rapports évidents de l'inoculation et de la vaccination, leur principe commun, leur technique identique, on peut se croire autorisé à les rattacher l'une à l'autre, et dans ce sens, à dire que l'inoculation, en tant que méthode, a préparé les voies à la découverte de Jenner.

I

Edouard Jenner, né le 17 Mai 1749, à Berkeley, dans le comté de Gloucester, en Angleterre, était le troisième fils du Révérend Stephen Jenner, de l'Université d'Oxford, vicaire de Berkeley et recteur de Rockhampton, qui mourut de bonne heure en laissant une grosse fortune à ses enfants. Les deux

ainés s'étaient donnés aux études théologiques ; Edouard, le plus jeune, une fois ses humanités terminées à Cirenster, se destina à la chirurgie. Dès l'âge de 13 ans, il fut mis « en apprentissage » chez Daniel Ludlow, chirurgien à Sudbury, près de Bristol, puis devint en 1770 l'élève de John Hunter, à Londres, auprès duquel il demeura pendant deux ans. Curieuse figure que ce John Hunter, le cadet, ancien charpentier attiré à la chirurgie par les succès de son frère William, et bientôt aussi célèbre que lui. Il était alors chirurgien en chef de l'Hôpital Saint-Georges et consacrait ses loisirs à l'étude de l'anatomie et de la physiologie comparées, dans une maison qu'il s'était fait bâtir aux environs de Londres. et où il entretenait toutes sortes d'animaux. Il se prit d'amitié pour Jenner, l'associa à ses travaux, en fit son assistant dans ses recherches d'histoire naturelle. A son école, Jenner apprit à observer scientifiquement des faits, à les vérifier par l'expérience, et à conclure ainsi sur des bases solides. La renommée qu'il acquit chez son maître le fit choisir pour classer les bêtes et les plantes recueillies par Cook dans son premier voyage autour du monde, mais, quoiqu'on le lui eût proposé, il refusa d'accompagner le navigateur dans sa seconde expédition, pour ne pas s'éloigner des siens. Il déclina de même l'offre d'une place avantageuse que le général Smith voulut lui donner un peu plus tard aux Indes. L'attachement qu'il témoignait pour son frère aîné John Jenner, le détermina à s'établir auprès de lui dans sa ville natale : il n'accepta pas le grade de docteur en médecine que lui offrait l'Université d'Erlingen et, ses études finies, tout en continuant à faire de l'histoire naturelle, il exerça la chirurgie à Berkeley.

Sa clientèle s'accrut très rapidement. Outre sa réputation de praticien et d'homme de science, Jenner semble avoir séduit par sa bonté et le charme de son accueil tous ceux qui l'ont approché. Certains de ses contemporains ont laissé de lui un portrait enthousiaste. Grand, fort, un visage régulier et imberbe, avec des yeux bleus rêveurs et de longs cheveux châains rejetés sur la nuque, il parlait, la tête penchée en avant et le cou serré dans une ample cravate blanche, élégamment vêtu d'une longue redingote à boutons de métal, et de culottes de velours.

Sa générosité était connue à la ronde. C'était un esprit droit, religieux, un peu poète, un admirateur de la Providence « à laquelle il ne fallait pas reprocher, lui présent, un tas de peccadilles comme la grêle, la gelée, les insectes parasites et la petite vérole, qui continuait à faire des siennes, malgré l'inoculation ».

La lutte contre la variole fut une de ses principales occupations dans son pays. Il s'était familiarisé, chez Hunter, avec un nouveau procédé d'inoculation variolique dû aux frères Sutton, médecins alors célèbres dans toute l'Europe, tant par leur talent d'inoculateurs que par leur succès dans le traitement de la petite vérole déclarée. Il le répandit dans les campagnes du Gloucester. Comme la plupart des médecins de la région, Jenner connaissait la croyance populaire sur les vertus préservatrices du mal des vaches. (On raconte que c'est à Sudbury qu'il l'entendit formuler pour la première fois alors qu'il était encore tout jeune étudiant). Il eut bientôt l'occasion de la retrouver à Berkeley, dans sa pratique croissante. Parmi ses patients, un certain nombre de sujets, appartenant en général à la même classe sociale — des vachers ou des filles de fermes — étaient réfractaires à l'inoculation de la petite vérole. Déjà, en 1768, les frères Sutton et quelques autres avaient signalé le fait, mais sans aller plus loin. Pourquoi échec constant ici et réussite non moins constante là ? La cause en était restée pour eux assez obscure, et cependant, d'une façon unanime, les paysans expliquaient cette immunité singulière par le fait qu'ils avaient eu le cow-pox auparavant. En vérité la question n'était pas aussi simple, car on citait des cas où le mal contracté en trayant les vaches n'avait pas empêché la petite vérole de se déclarer ensuite, et, si peu nombreuses qu'elles fussent, ces exceptions étaient assez nettes pour rendre légitime le scepticisme de la plupart des praticiens. Néanmoins, après quelque hésitation, Jenner pensa qu'il y avait là matière à recherches intéressantes, et il se mit en devoir de contrôler affirmations et faits par un examen critique sérieux.

Ses premières observations portent sur le cow-pox, qu'il

étudie dès l'année 1775, au cours des épizooties survenant par intervalles assez rares dans les troupeaux de son comté. Il en précise les caractères et l'isole de toutes les autres éruptions voisines, siégeant sur le pis des vaches, et avec lesquelles on l'avait jusqu'alors confondu. Il distingue ainsi *vrais et faux cow-pox*, et la notion de l'existence des seconds lui permet d'expliquer les exceptions troublantes qui semblaient infirmer la thèse populaire : les sujets qui ont pu contracter la variole après avoir eu le mal des vaches n'ont eu réellement qu'une fausse vaccine, le pouvoir de la vraie reste entier, et la tradition paysanne a raison ; c'est bientôt pour lui une conviction absolue.

Il confie les espoirs qu'il fonde sur elle à son ami Gardner. Néanmoins, avant de la rendre publique, il préfère attendre encore, par scrupule scientifique, pour approfondir la question davantage : « Ceux qui n'ont pas l'habitude de faire des expériences, dit-il, ne savent pas combien il est difficile de réunir toutes les circonstances nécessaires pour les rendre parfaitement décisives, ni combien les personnes de ma profession surtout sont exposées à éprouver des interruptions qui en arrêtent le cours et leur en font perdre le fruit au moment de le recueillir ». S'il hésite, c'est par amour-propre aussi, car ses confrères du voisinage l'ont tant plaisanté sur ce sujet qu'il n'ose plus en ouvrir la bouche, avant que la vérité ne soit devenue évidente. Il poursuit donc patiemment son étude pendant de nouvelles années, multiplie les observations, n'avance rien qui ne soit démontré.

Entre temps, il essaie d'expliquer l'origine de la vérole des vaches. Pour lui, ce n'est pas chez elles une affection primitive, elle leur viendrait, par contagion directe ou indirecte, du cheval, qui la manifeste sous la forme de cette maladie appelée *grease*, *eaux aux jambes*, ou *javard* ; d'où le nom de *horse-pox* qu'il lui donne. Peut-être *horse-pox* et *cow-pox* ne sont-ils que deux manifestations animales de la variole humaine atténuée... Mais c'est abandonner le domaine des faits pour l'hypothèse ; Jenner s'y hasarde peu.

En 1788, il montre à Londres une série de dessins représentant les divers stades de l'évolution du *cow-pox*. Son neveu, Henry Jenner, devenu chirurgien à son tour et fixé près de lui,

l'assiste, inoculant de la petite vérole, pour élargir le champ d'expériences, tous les pauvres de plusieurs villages du Gloucester. Chez ceux qui ont été atteints du cow-pox, l'inoculation échoue presque toujours. On peut donc l'affirmer sans crainte : *le cow-pox préserve de la petite vérole.*

La conclusion suit, logique : pour lutter contre la petite vérole, il vaut bien mieux inoculer ce cow-pox, maladie peu dangereuse, plutôt que la variole elle-même, avec tous ses inconvénients.

Il restait à établir la preuve expérimentale de cette donnée. En Mai 1796, le cow-pox s'étant déclaré dans une ferme près de Berkeley, on conduit à Jenner une jeune servante, Sarah Nelmes, qui, s'étant fait une légère égratignure à la main droite en soignant une vache, a vu s'y développer un gros bouton pustuleux, suivi, sur le poignet, de deux autres plus petits. Jenner l'examine et reconnaît le cow-pox vrai. Le 14 Mai, il prélève du pus sur la grosse pustule, et l'insère, par deux incisions superficielles, au bras d'un beau garçon de huit ans, James Phipps, que la variole avait jusqu'alors épargné. L'évolution de l'infection locale ainsi provoquée est suivie par Jenner avec anxiété. D'abord, la réaction est insignifiante ; mais après quelques jours, la peau rougit, se tuméfie, une pustule apparaît, semblable aux pustules produites par l'inoculation variolique ; le septième jour, James se plaint de douleurs dans l'aisselle ; le neuvième, il a des frissons, mal à la tête, son sommeil est agité ; et puis tout s'apaise, le bouton se dessèche, l'enfant guérit. Six semaines après, Jenner inocule la variole à James Phipps. Rien. Le cow-pox l'avait immunisé.

Ce fut la première vaccination.

II

On a voulu, par la suite, contester à Jenner le mérite de sa découverte. Quand il l'annonça, on le traita de visionnaire ; quand il l'eut fait admettre de tous, on prétendit qu'elle était

connue de temps immémorial. Des voyageurs la retrouvèrent en Perse, dans les Indes, et jusqu'en Amérique du Sud, dans le royaume de la Nouvelle-Ecosse. Plus près de nous, on citait d'autres précurseurs. Downe relate le cas d'un boucher qui fut inoculé avec du pus de cow-pox en 1771, près de Bridport, et ne contracta jamais la petite vérole. Un autre praticien anglais, Nash, qui mourut en 1785, parle des propriétés du cow-pox dans ses mémoires, et en préconise l'inoculation. En 1774, effrayé par les progrès d'une épidémie de variole menaçante, un fermier vivant à Yetminster, dans le comté de Dorset, Benjamin Jesty, inocule sa femme et trois de ses enfants, au moyen d'une aiguille tranchante, avec du pus de cow-pox prélevé sur la vache d'un habitant de Chittenhall. Et le comte Chaptal, ministre de l'Intérieur en France sous le premier Empire, racontait qu'au temps où il professait à la Faculté de Médecine de Montpellier, l'ancien conventionnel Rabaut-Pommier, alors pasteur protestant aux environs de cette ville, avait étudié lui aussi la *picote*, et qu'en 1781, devant un médecin anglais avec lequel il parlait de l'inoculation, il avait observé « qu'il serait probablement avantageux d'inoculer à l'homme la *picote* des vaches, parce qu'elle était constamment sans danger ». Le médecin anglais était lié avec Jenner, il connaissait ses recherches sur le même sujet, et avait promis de lui rapporter cette conversation.

Rien ne prouve que Jenner en ait été informé, mais cela fût-il vrai que sa gloire ne serait pas diminuée par le mérite de Rabaut. On peut dire que toute découverte est latente. La tradition sur les rapports du cow-pox et de la variole était ancienne, même dans le pays de Jenner, et d'autres avaient pu avoir son idée avant lui, c'est de lui que date l'étude approfondie qui en fit une certitude scientifique. Son mérite fut de s'y attacher, de réunir les faits, de les comparer, de discuter leurs relations, d'en tirer les conclusions logiques, en un mot de formuler une *loi* et de créer une *méthode* là où il n'y avait eu que des *racontars*.

Il n'eut pas à lutter avec moins de persévérance pour la répandre ensuite. La disparition du cow-pox dans les laiteries l'empêcha de renouveler ses expériences aussi vite qu'il le désirait, et il dut attendre le commencement de 1797 pour tenter une inoculation de vaccin sur trois autres personnes ; le résultat en fut d'ailleurs aussi probant que chez le jeune Phipps. C'était une base suffisante pour achever le mémoire que Jenner avait entrepris de rédiger sur toutes ses recherches. Dès qu'il fut terminé, il l'envoya à la Société Royale, espérant qu'elle le publierait dans ses « *Philosophical Transactions* » où se traitaient toutes sortes de questions scientifiques et ardues. Or, considérant la chose comme trop neuve et trop peu sûre, elle refusa de l'accueillir. Jenner piqué, fit paraître le travail à ses frais, en Juin 1798, dans une brochure de soixante pages dédiée à Parry : « *An Inquiry into the causes and effects of the variolæ vaccine* ».

Ce fut d'abord une protestation générale. Les difficultés surgirent de toutes parts : objections loyales des savants, hauts cris des philosophes scandalisés par un procédé empruntant à la vache pour donner à l'homme, atteinte à la dignité humaine par conséquent ; résistance jalouse, tantôt sournoise, tantôt déchaînée, des instituts d'inoculation variolique voués à la faillite par la vaccination, s'ils ne consentaient pas à se transformer. Tous les moyens étaient bons : pamphlets, satires, caricatures. Les collections des journaux du temps sont amusantes au possible. On brode en général sur le thème : le cow-pox transforme l'homme en animal. Le docteur Rowley écrivit un long traité sur la vaccine, illustré d'une gravure « représentant un garçon inoculé ayant une figure de bœuf ». Un auteur rapportait avec le plus grand sérieux cette plainte désespérée d'une mère de famille : « Depuis que ma fille a été inoculée, elle tousse comme une vache et son corps s'est recouvert de poils ». Voici d'un autre ordre, et plus grave : « La petite vérole nous a été donnée par Dieu, disait un écrivain sévère, mais le cow-pox est une invention présomptueuse de l'homme ; la première était ce que le ciel avait ordonné, l'autre est peut-être une violation hardie de notre sainte religion ». J'aime ce « peut-être » bon apôtre.

Jenner fut opiniâtre. Tous n'étaient d'ailleurs pas d'aussi mauvaise foi. Les expériences d'inoculation vaccinales furent répétées consciencieusement par divers médecins de Londres, parmi lesquels il faut citer en premier lieu Pearson et Woodville qui, faute de méthode, n'obtinrent pas tout d'abord les succès espérés.

Assez jaloux de leur indépendance, Pearson et Woodville, ayant adopté les idées de Jenner, voulaient les exploiter pour leur propre compte et faire école à leur tour. Ils opéraient dans un hôpital d'inoculation variolique, donc parmi des malades ; leurs vaccinés, très souvent, présentaient des éruptions secondaires analogues à celles de la variole, avec des phénomènes généraux graves ; aussi Woodville fut-il longtemps persuadé que la vaccination n'était qu'un mode de variolisation et que les deux maladies n'en faisaient qu'une. Contagion, infection surajoutée, dirions-nous aujourd'hui. Les mêmes instruments devaient servir aux deux inoculations, les mêmes objets, les mêmes linges, sans être débarrassés des autres germes dont ils pouvaient être souillés dans un milieu particulièrement septique. Mais c'était le vaccin qu'on accusait alors.

Jenner, quoique traité en parent pauvre, intervint pour sauver sa découverte ; il préleva du vaccin dans ce même hôpital et vaccina cent soixante personnes *hors de Londres*. Aucun accident. C'était donc le milieu qui était coupable. De fait Woodville et Pearson isolèrent leurs malades et la vaccine retrouva sa bénignité.

Il serait trop long de s'étendre sur tous les travaux dont ces expériences furent le point de départ. Tandis que Jenner et ses disciples les poursuivaient, étudiant tantôt *la maladie*, ses transformations, les variations de ses effets, les erreurs dues à l'existence de fausses vaccines, semblables aux faux cow-pox, — tantôt *la technique*, les meilleurs procédés de récolte et de conservation du vaccin, et de son inoculation à l'homme, l'opinion publique commençait à s'en émouvoir, de nombreux praticiens se laissaient convaincre. Le 2 Décembre 1799, Pearson

fondait à Londres, sous le patronage du duc d'York, un institut pour l'inoculation de la vaccine. Il s'en nomma directeur. Jenner refusa le titre de « médecin correspondant Extraordinaire » qu'il lui offrit, le jugeant un peu maigre, et tenta, sans succès d'ailleurs, malgré une entrevue avec le roi, d'organiser un établissement rival. Dans le même temps, le duc d'York, faisait vacciner tous les gardes du roi. L'amirauté prenait semblable mesure chez ses élèves-mousses. Quelques mois après, quarante médecins et chirurgiens imprimaient dans le « *Physical and medical Journal* », (Août 1800) une déclaration collective par laquelle ils se proclamaient partisans et défenseurs de la vaccination. A la fin de 1800, on compte seize mille vaccinés à Londres. Ce mouvement d'enthousiasme sera il est vrai suivi pendant longtemps de réactions plus ou moins fortes, mais elles n'arrêteront pas les progrès de l'inoculation vaccinale qui apparaît déjà, en Angleterre, comme une méthode simple, inoffensive, sûre, destinée à prendre rapidement la place de l'Inoculation tout court.

En 1815, profondément affecté par la mort de sa femme, Jenner abandonna la lutte toujours ardente, et se retira définitivement à Berkeley. La popularité était venue, en dépit de l'envie. Il avait connu tous les honneurs. Il avait droit de cité à Dublin, à Glasgow, à Edimbourg et à Londres. Le Parlement anglais lui avait à deux reprises voté une fortune en hommage national. Au cours des guerres européennes, Napoléon qui l'admirait avait accueilli ses suppliques en faveur de plusieurs prisonniers. On avait fait en son honneur des fêtes en Allemagne. On l'avait présenté au Roi de Prusse et au Tsar. Il était membre de presque toutes les sociétés scientifiques d'Europe.

Il vécut à Berkeley, dans la retraite, et fit le bien autour de lui. Aux amis qui venaient parfois le voir il parlait encore de la vaccine, s'inquiétant de ses progrès dans ce monde qu'il avait quitté. L'un d'eux, causant un jour avec lui, près de sa porte ouverte, regardait avec surprise un grand nombre de per-

sonnes traverser le jardin, en portant leurs enfants dans leurs bras. A son interrogation intriguée, Jenner répondit avec un sourire : « J'ai depuis quelque temps la coutume de consacrer une matinée de la semaine à inoculer les pauvres ; et comme c'est aujourd'hui le jour, vous voyez accourir ainsi ces bonnes gens des villages voisins. Vous vous étonnerez peut-être de les voir se rendre en bon ordre dans le bosquet, et puis disparaître, je vais vous expliquer d'où cela vient. Au milieu de ces arbres est un petit pavillon construit en forme de chaumière ; il ne contient qu'une pièce, et je ne l'ai fait faire que pour donner à cette partie de mon jardin une perspective plus champêtre. Mais j'ai depuis quelque temps changé sa destination et c'est là que se réunit en m'attendant le peuple que je dois inoculer. C'est pour cette raison que j'ai appelé ma petite chaumière le Temple de Vaccine ; et, tel qu'un prêtre zélé, je suis toujours jaloux de le trouver rempli de fidèles... »

Il mourut à Berkeley, le 26 Janvier 1823.

CHAPITRE II

Les Premières Vaccinations en France

I

A la fin de 1798, la situation politique de la France est mauvaise. C'est l'anarchie à l'intérieur ; aux difficultés financières s'ajoutent émeutes, intrigues, corruption, désordres de toutes sortes ; sous le faible gouvernement du Directoire les partis, libérés de la hantise terroriste, se disputent honteusement les débris de ce qui fut l'œuvre de la Révolution : chacun ne pense qu'à vivre et qu'à jouir. A l'extérieur, il est vrai, les armées ont continué victorieusement leurs campagnes, mais après le répit passager qui suivit le traité de Campo-Formio, l'Autriche, poussée par l'Angleterre qui n'a pas cessé d'être en guerre avec nous, est prête à recommencer la lutte ; et avec elle, les princes italiens, la Turquie, la Russie. La seconde coalition se prépare, tandis que Bonaparte, en Egypte, cherche à atteindre sur la route des Indes la puissance des Anglais.

Ainsi les relations sont-elles difficiles entre l'Angleterre et la France. Quelques journaux de Londres parviennent cependant jusqu'à Genève, et les médecins de cette ville ont appris la découverte de Jenner grâce aux extraits publiés dans « *la Bibliothèque Britannique* » par le docteur Odier, ancien élève des écoles anglaises. Par contre, elle semble encore complètement ignorée à Paris. Un médecin de Nancy, inoculateur connu, qui venait d'exercer durant plusieurs années en Amérique, le docteur Valentin, se trouvait à Paris vers cette époque, et questionnait un membre de l'Institut, Huzard, « sur ce qu'il pensait des pustules qui arrivent au pis, et principalement sur la base des trayons des vaches laitières dans le Gloucestershire » ; Huzard assura qu'il n'avait jamais vu ni entendu parler d'une semblable maladie sur ces animaux ». A plus forte raison,

l'annonce « que la matière de ces pustules était regardée en Angleterre comme préservative de la petite vérole lorsqu'on en faisait l'insertion à la peau » parut une invraisemblable et même ridicule prétention. Tel fut le premier accueil fait à la vaccination dans le monde savant. Or, Valentin préparait un « *Traité historique et pratique de l'Inoculation* » avec le docteur Dezoteux de Versailles ; malgré le résultat peu encourageant de son enquête, il crut néanmoins devoir y consacrer une courte notice à Jenner et à son inoculation nouvelle, renvoyant pour de plus amples détails aux extraits publiés à Genève par Odier.

Le manuscrit de ce traité fut remis en germinal an VII (mars 1799) au ministre de l'Intérieur qui le soumit à l'examen de l'Ecole de Médecine. Simple formalité, je suppose ; Thouret, directeur de l'Ecole, remarqua cependant les pages relatives à la vaccination, et, terminant le rapport adressé au ministre (29 floréal, mai), il lui signala l'intérêt qu'il y aurait à faire l'épreuve de la méthode et à la propager si les résultats affirmaient sa valeur. Dans cet esprit, l'Ecole nomme une commission le 29 Nivôse an VIII (Janvier 1800) et l'Institut de son côté désigne quatre de ses membres : Portal, Fourcroy, Hallé et Huzard, pour suivre les expériences.

Les Autrichiens, alliés des Anglais, étaient en avance sur nous. Au moment où Thouret, en France, achevait seulement son rapport, Jean de Carro, médecin suisse établi à Vienne, y vaccinait déjà son propre fils. Une traduction latine de l'opuscule de Jenner avait paru dans la même ville et l'un des traducteurs, Careno, en faisait une adaptation en langue vulgaire, à la manière d'un catéchisme *ad usum populi*. Puis, de Carro envoyait du vaccin dans toute l'Allemagne ; le prince de Tour et Taxis, la princesse de Hohenlohe-Batenstein, faisaient vacciner leurs enfants ; l'exemple se répétait en Pologne, et jusqu'en Russie où Schulze, médecin prussien, inoculait le cowpox à un orphelin de l'Hospice des Enfants Trouvés. sous les yeux de l'Impératrice douairière qui le dotait d'une pension et le baptisait Vaccinoff.

Les nouvelles victoires françaises allaient bientôt faire tomber en partie les barrières et rendre de notre côté l'expansion

de la découverte plus facile. En Octobre 1799, l'armée anglaise du duc d'York, battue en Hollande, s'est réembarquée. Ce n'est pas encore la paix, mais ce n'est plus la guerre. Un médecin genevois, Colladon, revient de Londres en apportant du vaccin, ce qui permet à Pinel, membre de la Commission de l'Ecole de Médecine et directeur de la Salpêtrière, de commencer, au début de 1800, des essais dans cet hôpital.

Ces premières tentatives n'eurent d'ailleurs aucun succès et la commission envoya un délégué à Londres, le docteur Aubert, pour étudier la question sur place et rapporter des réponses à un questionnaire qui lui fut remis.

II

La figure politique du pays changeait. De nombreux émigrés reparaissaient en France, voyant dans l'avènement de Bonaparte le signe d'un apaisement et l'espoir d'un ordre nouveau. Ceux d'entre eux qui avaient pu juger de près l'œuvre de Jenner en Angleterre contribuèrent à la faire connaître davantage chez nous. La première traduction française de l'« Enquête sur les causes et les effets de la variole vaccine » avait été envoyée de Londres par un ancien officier originaire de Tournon-sur-Rhône, le comte J. de la Roque, qui, rentré dans son pays, en publia à Lyon une seconde édition et la répandit dans toute la région alentour. On revit aussi, après le 18 brumaire, l'ancien grand-maître de la garde-robe royale, le duc François-Alexandre-Frédéric de la Rochefoucauld-Liancourt, homme indépendant, intelligent, actif, aimant les initiatives hardies. Il avait fondé avant la Révolution, dans sa terre de Liancourt, une école d'arts et métiers et une ferme modèle qu'il dirigeait personnellement. La noblesse du bailliage de Clermont-en-Beauvoisis l'avait envoyé siéger aux Etats Généraux, puis à la Constituante, mais destitué d'un commandement en Normandie après la proclamation de la République, il était passé aux Etats-Unis. Il en revenait par Londres.

On y menait alors grand bruit autour de la vaccination. Pour aider à sa diffusion, des souscriptions publiques étaient annoncées, et le procédé peu connu en France, avait frappé La Rochefoucauld, si bien qu'il pensa user d'un moyen analogue pour reprendre les expériences interrompues à Paris... Simple idée qui se précisa au cours de conversations fréquentes avec Thouret, avec quelques amis, médecins ou profanes, chez qui le duc allait dîner, comme M. Daumy, directeur de la monnaie de Toulouse. Il prépare savamment l'affaire, distribue un *prospectus* affirmant les trois points suivants : 1^o la vaccine est une maladie légère ; 2^o elle n'est pas contagieuse ; 3^o elle préserve de la petite vérole ; — et puis, en ventôse an VIII (mars 1800), il ouvre dans le « Journal de Paris » une souscription en faveur de la vaccination.

Les adhérents vinrent très nombreux. Parmi les premiers, le citoyen Lebrun, consul, Lucien Bonaparte, Frochot, préfet de la Seine, et maints autres notables. Un comité directeur se forma, composé de neuf médecins : les docteurs Thouret, directeur de l'Ecole de Médecine ; Pinel, professeur de physique ; Le Roux, professeur-adjoint de clinique interne ; Parfait, inspecteur des hôpitaux militaires ; Mongenot, médecin de l'Hospice des orphelins et de l'Hospice de l'Ouest ; Guillaudin, ancien professeur à l'Ecole, digne praticien et fort brave homme, malgré la figure sinistre qu'on lui a prêtée à tort, (1) ; Doussin-Dubreuil ; Marin, chirurgien du Prytanée, et Salmade. Ils étaient assistés de trois commissaires administratifs et d'un tout jeune secrétaire, un rémois qui venait de se distinguer aux armées de Belgique et de Hollande, le docteur Henri-Marie Husson, âgé de vingt-trois ans, sous-bibliothécaire à l'Ecole de Santé.

(1) La machine à décapiter à laquelle une chanson populaire donna son nom, était depuis longtemps en usage en Europe, particulièrement en Italie, sous le nom de mannaia. S'il en proposa l'emploi pour tout les condamnés, lorsque la Constituante unifia l'ancien système pénal, ce fut dans une pensée toute humanitaire, pour abolir les supplices barbares du bûcher, de l'écartèlement et de la potence, jusque là réservés aux vilains. Il faillit, du reste, en faire l'essai lui-même et ne fut sauvé de la « guillotine » que par le 9 Thermidor.

Il faut voir avec quelle prudence, toute dans la tradition hippocratique, ces praticiens réputés se mirent d'accord sur une méthode de travail. On ne pouvait s'en tenir à des affirmations venues de l'étranger et non contrôlées ; il était indispensable de constater et de juger d'abord par soi. Les espérances fondées sur la vaccination étaient trop vastes aussi pour qu'on n'en fit pas un examen critique entouré de toutes les garanties d'impartialité nécessaires. On décida que les expériences journalières seraient suivies avec la plus grande exactitude, que les séances en seraient publiques, et qu'on rédigerait de chacune un compte-rendu écrit. Tous les efforts devant être mis en commun, on interdit même aux membres de publier à part le résultat de leurs recherches privées. Enfin, il était entendu qu'on traitait à priori la découverte comme une « erreur à détruire » quitte à faire amende honorable si les épreuves lui donnaient raison.

Le gouvernement, sollicité, accorda aussitôt son patronage. Sabatier, de l'Institut, et les médecins en chef des services d'enfants, furent chargés de concourir à l'examen du plan proposé. Pour réunir les sujets nécessaires, le ministre de l'Intérieur, Lucien Bonaparte, autorisa le comité à choisir quelques enfants dans les hôpitaux. Enfin Talleyrand, ministre des Relations extérieures, ainsi que le Commissaire de la République en Angleterre, Otto, facilitèrent la transmission des demandes de virus à l'Institut vaccinal de Londres. Le 7 prairial (27 mai) le Comité reçut le « fluide vaccin dans une fiole remplie de gaz hydrogène, fermée avec du mercure, et couverte d'une vessie », accompagnée d'instructions fournies par le docteur Pearson.

III

Les essais, interrompus au début de l'année, reprirent donc aussitôt. *Premier point : s'assurer de l'existence de la maladie, et de son innocuité.* Un médecin de Vaugirard, François Colon, avait offert sa maison dans ce but ; trente enfants de l'Hospice de la Pitié y avaient été rassemblés : le 13 prairial (2 juin) ils furent tous soumis à l'inoculation vaccinale. L'affection sembla

d'abord évoluer régulièrement suivant la description de Jenner ; les pustules développées permirent de recueillir un liquide qui servit à vacciner d'autres sujets ; mais ces dernières inoculations donnèrent des résultats si dissemblables qu'on suspendit encore une fois les travaux pour un temps.

Devant cette malchance répétée, il ne restait plus, en dernière ressource, qu'à mettre les Anglais en demeure de faire la preuve de leurs succès prétendus. Or, Aubert était toujours à Londres ; Jenner l'avait accueilli avec sa cordialité coutumière ; Woodville lui avait ouvert avec empressement les portes de son hôpital : on eut donc recours à lui. Par son intermédiaire, le Comité invita Woodville à venir jusqu'à Paris suivre ses tentatives et tâcher d'expliquer ses échecs. Le praticien anglais accepta de bonne grâce. Les pourparlers de paix supprimaient bien des obstacles ; Talleyrand signa volontiers les passeports. A la fin de juillet donc, Woodville débarquait dans le port de Boulogne, et son premier soin fut d'inoculer le cow-pox à plusieurs enfants de la ville, que lui présenta le docteur Nowel. Dès son arrivée à Paris, le 7 Thermidor, les travaux furent repris à Vaugirard.

Une pause. Le Comité tout entier se penche sur les bras marqués de piqûres à peine perceptibles. Et les jaloux, les haineux, les détracteurs à priori de toute nouveauté pensèrent triompher cette fois, car, étaient-ce les chaleurs excessives de la saison, ou bien le voyage l'avait-il altéré, je l'ignore, mais le vaccin n'agit encore pas, malgré la présence de Woodville. On hésitait à persévérer dans ces expériences décevantes lorsqu'on reçut des nouvelles de Boulogne. Là-bas le vaccin évoluait normalement. Sans perdre de temps on envoie un exprès à Nowell qui recueille du pus, en charge des lancettes, et les fait parvenir en vingt-quatre heures à Paris. - 20 thermidor. On l'inocule. On attend, un jour, deux jours, trois jours. Et l'on voit se reproduire enfin, sans accident, tout le cycle des pustules désirées.

La première de ces vaccinations fut celle du propre fils de Colon, un enfant de onze mois, délicat et chétif, qui perçait alors ses dents. Il guérit. Son vaccin servit à des vaccinations nouvelles. C'était établir d'une façon péremptoire non seulement

l'existence de la vaccine, mais encore son caractère absolument inoffensif.

Ce n'était pas suffisant. Le *deuxième point*, le postulat de Jenner, restait à démontrer : *la vaccine préserve de la variole*. Ce fut Mongenot qui s'en chargea, le 3 fructidor an VIII, (août 1800), à l'Hospice de Madame Necker. Deux jeunes varioleux s'y trouvaient en traitement. On amena à leur contact trois enfants vaccinés depuis trois mois, auxquels Mongenot, en outre, inocula la petite vérole. Aucun signe chez deux d'entre eux ; une éruption qui prêta à discussion, mais qui n'était pas la variole, chez le troisième. Dix-sept jours après un autre enfant vacciné fut encore inoculé sans résultat ; sept autres le 30 fructidor ; le 11 vendémiaire, c'était le tour de la fille de Doussin-Dubreuil et de trois orphelines, chez le docteur Guillo-tin.

Dès lors le public eut confiance. Les essais limités d'abord à la maison d'expériences se multiplièrent dans les familles ; les membres du comité, ceux de l'Institut comme de Jussieu, Hallé, Sabatier, Huzard vaccinèrent aussi leurs enfants ; les médecins assistant aux travaux les reprirent pour leur compte dans les divers quartiers de Paris : les essais faisaient tache d'huile.

Bien entendu, il y eut aussi, comme en Angleterre, toute une éclosion de pamphlets, de critiques et de belles images. C'est un album qu'il faudrait pour en rendre compte parfaitement. La vaccination eut jusque dans le corps médical des ennemis convaincus et acharnés, comme Waume, Chappon, l'ancien maire de Paris Chambon de Montaux. S'appuyant sur des cas discutés, ils lui reprochaient d'être une affection trop bénigne pour préserver sûrement de la variole, ou même de n'en pas préserver du tout ; ou encore de développer dans le corps humain de nouvelles maladies ; enfin ils la rendaient responsable de tout ce qui pouvait survenir en même temps qu'elle : rougeole,

scarlatine, varicelle, pemphigus, urticaire, etc. Le Comité se chargea de répondre. Il réfuta les objections avec intransigeance. Son enthousiasme était jeune, donc excessif parfois. Il est certain qu'il y eut quelques exemples de variole survenant après la vaccine chez le même individu ; on ne l'admettait pas ; une autre explication fut trouvée. Quand la foi soulève les montagnes, peut-on lui reprocher d'être quelquefois aveugle ?

IV

Cependant la maison de Vaugirard était trop éloignée et l'hiver approchait. On trouva bien dans Paris une installation provisoire mais peu confortable encore : ce qu'il aurait fallu c'était une manière d'hôpital, un bâtiment central et commode, où l'on pût recevoir des enfants, vacciner gratuitement ceux des familles indigentes et surtout former et entretenir, dans les pustules en évolution sur les vaccinés, une source continue et abondante de virus (la source originelle, c'est-à-dire la vache, étant, d'après Jenner, vraiment trop peu pratique). Le 5 pluviôse an IX (janvier 1801), le Comité fit dans ce but un rapport à Frochot, préfet de la Seine, exposant le bon résultat des recherches, les avantages de la vaccination, la nécessité d'en répandre l'usage pour le bien public, et de fonder un établissement pour en faire profiter les pauvres.

Le Préfet ne se fit pas prier. En ce temps-là, l'Administration toute neuve était expéditive. Deux semaines plus tard, le 19 pluviôse, parut un arrêté qui transformait en Hospice Central de vaccine la maison du Saint-Esprit, sise près de l'Hôtel-de-Ville, en la rue du Battoir Saint-André-des-Arcs. Le gouvernement nomma comme directrice Madame Dubois, sœur de la Charité. Un grand nombre d'enfants y furent conduits par leurs parents, et vaccinés, ou bien reçus à demeure ainsi que des nourrices de l'Hospice de la Maternité avec leurs nourrissons. Deux membres du Comité y vinrent faire la visite chaque jour.

On ne saurait trop insister sur le rôle joué par Husson durant cette période héroïque. Nommé directeur de l'Hospice de

vaccination, il se donna à sa tâche avec sa jeune ardeur, recrutant, vaccinant, écrivant, payant de sa personne, véritable animateur de la maison nouvelle. En outre, préoccupé de tout mettre en ordre et d'amasser une documentation précise et claire, il fit imprimer sur un modèle uniforme des tableaux pour les observations, indiquant le nom des enfants et de leur famille, leur âge, leur demeure, le jour de l'inoculation, le nom des individus dont on avait tiré le vaccin, l'époque du développement des boutons lorsqu'on l'avait pris, les caractères principaux du travail et sa terminaison. Ceci vint s'ajouter, en les complétant, aux procès-verbaux du Comité.

En somme, la maison devint, à Paris, un centre d'études pour tout ce qui concernait la découverte de Jenner. Les praticiens de chaque quartier venaient y apprendre la technique, très simple : on opérait *de bras à bras*⁽¹⁾, c'est-à-dire qu'on prenait au bout d'une lancette, ou d'une aiguille cannelée, une gouttelette de liquide dans une pustule en formation, et qu'on en piquait superficiellement le bras du sujet à vacciner suivant la tradition établie depuis James Phipps. Et non seulement les médecins parisiens, mais ceux de toute la France. Le mouvement s'étendait aux départements où des comités secondaires se formaient. Le premier fut fondé en vendémiaire an IX (septembre 1801), à Reims, où l'année précédente, sur 700 décès d'enfants, cinq cents avaient été dûs à la petite vérole. Caen, Bordeaux, Nantes, Tours, Amiens, Montpellier, Marseille, Rouen, Strasbourg, Orléans, Toulouse, Lyon, Toulon, Grenoble, Nancy, Rennes, Arras, suivirent cet exemple. Il y eut même à Paris, dès fructidor an VIII, une affluence de médecins étrangers : David s'y rendit de Rotterdam, et puis Massa de Gênes, Tilke et Liljavalih de Suède, Pfaff du Holstein, Weidmann du Brunswick, Friedlander de Berlin, Buniva de Turin, Alonzo

(1) C'est en 1810 que Gennaro Galbiati, dans un mémoire célèbre publié à Naples, montra les dangers de la vaccination humaine (transmission possible de maladies contagieuses telle que la syphilis, etc), et préconisa l'emploi direct du vaccin de génisse, procédé encore en usage aujourd'hui.

de Madrid. Le naturaliste Savignon vint chercher du vaccin pour le porter aux Canaries. Brière, sous-commissaire français des relations commerciales à Raguse s'instruisait de la méthode jennérienne pour la faire connaître en Dalmatie, où certaines régions n'avaient jamais souffert de la petite vérole, comme l'île d'Augusta.

Des commandes de vaccin arrivaient de toutes parts. On imagina de le recueillir et de le conserver dans des tubes capillaires pour faciliter les envois ; il en partit à Gênes, en Bohême, en Hollande, à Monaco, à Trente, à Stockholm, à Saint-Petersbourg ; l'expédition de Saint-Domingue en emporta dans les Antilles.

.

Au reste, tout ce côté pratique n'absorbait pas l'activité de l'Hospice central. Les expériences spéculatives se continuaient, telles que les diverses contre-épreuves destinées à bien établir que la petite vérole était vaincue : inoculations de petite vérole aux vaccinés, cohabitation de vaccinés et de varioleux, observation des vaccinés au cours de nouvelles épidémies. Ainsi, pendant celle qui sévit en thermidor an X à Paris, aucun des dix mille vaccinés, ne fut atteint ; deux hospices d'enfants vaccinés, la Maison de la Pitié et l'orphelinat du faubourg Saint-Antoine restèrent indemnes. Quelques mois auparavant, cent deux enfants immunisés par la vaccine avaient reçu la petite vérole sans effet. En thermidor an IX, un médecin assistant à une inoculation semblable, faite par Colon dans un des arrondissements de Paris, avait déjà pu conclure : « Il est démontré indubitablement que la vaccine, quand elle a parcouru régulièrement ses diverses périodes, préserve toujours de l'infection variolique, et qu'il n'y a aucune raison qui puisse faire ajourner la vaccination ; que l'on peut vacciner avec la plus grande sécurité à tout âge et en toutes circonstances, puisqu'un des grands avantages de la vaccination est de n'exiger presque aucun soin de la part des médecins et des chirurgiens ».

On l'a vu, les travaux dépassaient depuis longtemps aussi le champ du comité central qui avait dû s'adjoindre de nouveaux

membres. La société de médecine du Louvre avait formé un comité de vaccination gratuite pour les indigents. On vaccinait partout, à la Maternité, à l'Hôtel-Dieu, (chez Bichat), à Saint-Louis, à l'Hospice des Vénériens, des Sourds-Muets, à l'Ecole vétérinaire, dans les prisons, et, avec Dupuytren, jeune chirurgien protégé de Thouret, chez les nègres de l'Institut des Colonies. D'autres recherchaient le vaccin natif sur les vaches, ou l'inoculaient à divers animaux : moutons, chèvres, chiens, ânesses.... La vaccine était à la mode.

V

Bonaparte, premier consul, gouverne. Le 18 Mai 1804, il sera proclamé Empereur. La vie de la Nation s'ordonne et se discipline sous sa main énergique. Par lui, ses lieutenants, les ministres à Paris, les Préfets placés par la constitution de l'an VIII à la tête de chaque département, sont chargés de faire exécuter ses ordres. L'organisation solide qu'il crée, tissant son immense réseau sur le pays, règle d'un rythme presque mathématique les moindres manifestations de son activité. Justice, instruction publique, finances, religion, tout passe au moule de l'armée, tout est codifié. S'éloigne-t-on, pour que la distance fonde les irrégularités du détail, on pense à quelque gigantesque mouvement d'ensemble militaire.

L'Hygiène publique se devait d'entrer dans le branle, et, par suite, la vaccination. D'abord, ce n'avait été qu'une initiative de particuliers, mais, par la situation de ses protagonistes aussi bien que par son caractère d'utilité évidente, elle avait très vite retenu l'attention de l'Etat. Les encouragements officiels n'avaient pas manqué. Démarches à l'étranger et recherches en France avaient été suivies, aidées ; le Gouvernement fournissait un local ; les Instructions du Comité Central passaient sous le couvert du Ministre de l'Intérieur ; les Postes acceptaient franco les envois de vaccin ; mieux, une circulaire du Comité était envoyée le 2 *ventôse an IX* (février 1801) aux maires de Paris, sous les auspices du Préfet, pour les inviter à

établir des séances de vaccinations gratuites dans tous les comités de bienfaisance.

Cette intervention de l'Etat, ce sont les intéressés eux-mêmes qui la réclament, pour donner plus de force à leur entreprise, et le mener à bien... A la fin de mars 1803, Hallé présentait au Premier Consul, au nom de l'Institut, un « Mémoire sur la nécessité de répandre la vaccine en France ». Presque à la même date, le Comité central de Vaccination achevait son premier rapport et l'envoyait au Ministre de l'Intérieur Chaptal. Ce sont ces deux documents qui déterminèrent une série de mesures dont on ne peut donner qu'un rapide aperçu.

Dans une lettre du 14 *Floréal an XI* (Mai 1803), Chaptal répond au Comité et lui promet son concours effectif en tant que ministre, tout en souscrivant une somme de deux mille livres pour son compte personnel.

Le 6 *Prairial*, par une circulaire aux Préfets, il recommande, ordonne même l'introduction de la vaccination dans les hospices d'enfants, préconise l'établissement d'une salle de vaccinations gratuites dans les grandes villes, invite à saisir de l'intérêt que présente cette « précieuse découverte » les sociétés savantes, les médecins, les ministres des cultes, et demande qu'on lui rende compte.

Le 14 *Germinal an XII* (4 Avril 1804) un arrêté réorganise le premier Comité central, en fondant une « Société pour l'extinction de la petite vérole en France par la propagation de la vaccine », composée des membres de l'ancienne société de souscripteurs. Elle est présidée par le Ministre de l'Intérieur. Il y a dans son sein un comité de seize membres appelé Comité Central de Vaccine ; il s'assemble tous les vendredis de trois à cinq heures à l'Hospice de Vaccination, rue du Battoir Saint-André-des-Arcs ; il correspond avec les Comités de vaccine et les médecins des départements, rend compte à la société, et chaque semaine au Ministre, des faits relatifs à la vaccine. Le secrétaire en est toujours le docteur Husson.

Autres circulaires encore en l'an XII. Chaptal revient à la charge, prie les Préfets de nommer dans leur département deux officiers de santé ambulants pour vacciner les pauvres ;

envoi des tableaux à remplir ; embrigade dans la propagande professeurs, instituteurs, directeurs d'usines, sage-femmes, sœurs de charité ; annonce des récompenses.

En 1805, Napoléon fait vacciner ses soldats.

Le 27 *Décembre* 1806, pour la première fois, la vaccination est rendue obligatoire, avec sanctions contre les défailtants, dans la principauté italienne de Piombino et Lucques, dont le seigneur est Bacciochi, mari d'Elisa Bonaparte, beau-frère de Napoléon.

Le 16 *Mai* 1809, l'Empereur ouvre au Ministère de l'Intérieur un crédit de 100.000 francs par an pour couvrir les dépenses de propagande, et décrète la conservation obligatoire du vaccin dans les principales villes de France.

Le 30 *Juin* 1809, Crétet, Ministre de l'Intérieur ordonne l'organisation de vaccinations générales et décide que les enfants des hospices, des écoles, les indigents, les personnes employées dans les manufactures ou les ateliers de travail doivent être vaccinés.

Les ministres changent ; Montalivet succède à Crétet ; l'attitude reste la même.

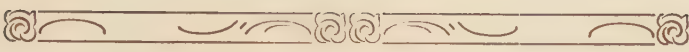
Du haut en bas de l'échelle administrative, préfets, sous-préfets, conseillers généraux, maires, autorités militaires, bureaux de bienfaisance, directions des hospices rivalisent de zèle. Il serait fastidieux d'énumérer par le menu tous les faits individuels qui illustrent les annales de cet apostolat en service commandé, les Rapports successifs du Comité Central leur consacrent de nombreuses pages qu'il est édifiant de relire. Il y a peu d'ombres dans ce palmarès de fonctionnaires. Les Médecins discutaient encore, que, pour ces dévoués serviteurs, la question avait été résolue par décret. Mais les médecins discuteront toujours.

Le clergé, plus indépendant lui aussi, ne fut pas unanimement enthousiaste. Husson se plaint encore en 1808 de sa mauvaise volonté dans plusieurs départements, comme ceux de la Gironde, de l'Orne, de la Sarre, de la Loire, des Deux-Nèthes, de Marengo. Empressons-nous de dire que ce fut la minorité, il est vrai. Au temps des premières expériences, Mgr Charrier de la Roche, évêque de Versailles, consulté sur le

point de savoir si l'emploi de la vaccine n'était pas interdit par la religion, avait déjà écrit sur le sujet une lettre fort prudente, certes, mais pleine de sympathie pour la nouvelle méthode. En 1804, le Pape Pie VII recevant les membres du Comité central durant son séjour à Paris pour le sacre, encourageait et bénissait leurs travaux. Dès les années suivantes, les lettres pastorales des archevêques et des évêques sur la vaccine furent nombreuses. Citons Mgr Le Coz, archevêque de Besançon, qui parcourut son diocèse en prêchant la vaccination ; Mgr Depradt, évêque de Poitiers, Mgr Brault, évêque de Bayeux, Mgr Rousseau, évêque d'Orléans. L'évêque du Mans engagea les curés et desservants de son diocèse « à faire connaître aux peuples confiés à leurs soins que, loin de s'opposer à l'inoculation de la vaccine, ils doivent au contraire la regarder comme un don précieux que Dieu, dans Sa Bonté, a fait aux hommes, et y soumettre leurs enfants sans crainte et sans scrupule. » L'évêque de Chambéry ajoute « qu'ils s'efforceront de détruire ce qui pourrait rester encore de préjugés à cet égard ». Mgr Bécherel, évêque de Valence, exige que chaque année, au retour de la belle saison, chaque curé ou desservant fasse en chaire un sermon sur les avantages de la vaccine, et sur « l'obligation que Dieu impose à tous les chrétiens d'adopter une méthode qui les conserve à leur prince et à leur patrie ».

Beaucoup de curés se firent vacciner et en parlèrent au prône ; plusieurs s'offrirent à loger les vaccinateurs en tournée ; quelques-uns même vaccinèrent, faute de médecin. Ainsi concluait devant ses paroissiens M. Janson, curé de Beurre : « Saint Paul fut le persécuteur des chrétiens tant qu'il ne connut pas la bonté de leur religion ; il en devint ensuite le plus zélé apôtre. J'ai été l'ennemi de la vaccine, parce que je ne pouvais croire à sa vertu surnaturelle ; aujourd'hui que sa propriété est connue, que nous ne voyons plus cette horrible maladie (la petite vérole) plus dégoûtante que la peste ; que la population de notre département est considérablement augmentée, je la regarde comme un don de Dieu, et je crois tous les pères et mères obligés en conscience d'y soumettre leurs enfants. »

Le 11 mai 1811, Husson vaccinait à Saint-Cloud le Roi de Rome.



CHAPITRE III

La Vaccine à Rouen

On rapporte qu'en 1786, le roi désirant faire jouir tous les enfants des hôpitaux des bienfaits dûs à l'inoculation variolique, M. de Villedeuil, intendant de la généralité de Normandie, écrivit à ce propos une lettre à Leschevin chirurgien de l'Hospice général de Rouen, pour lui faire part des intentions de sa Majesté. La réponse fut sans enthousiasme. Leschevin déclarait que la petite vérole n'était pas meurtrière à Rouen ; que, sur cinquante ou soixante enfants qui en étaient atteints chaque année, il n'en mourait qu'un ou deux, sauf pendant les grosses épidémies où le nombre en pouvait aller jusqu'à une douzaine. La nature, ajoutait-il, fait d'habitude tous les frais du traitement. A peine quelquefois, lorsque l'éruption languit, va-t-on jusqu'à donner l'eau de chardon bénit avec du sirop d'œillets, et parfois de là thériaque. Ce qui, de l'avis de tous, cause surtout la mort c'est le défaut de place et le grand manque d'air.

Ainsi l'inoculation était loin d'avoir gagné à sa cause tout le corps médical. Beaucoup ne l'acceptaient pas, jugeant cette innovation plus funeste qu'utile. Dès le début, elle fut discutée et souvent combattue par les Rouennais. Non qu'ils la connus-sent mal : ils eurent parmi eux un certain nombre d'inocula-teurs habiles, mais la majorité des praticiens normands ne s'aveuglait par sur ses avantages et jugeait clairement ses dan-gers. Elle finit du reste par être effectuée sans méthode chez maints charlatans et maints guérisseurs sans diplômes, autant que chez les gens de l'art, et les abus se multiplièrent si bien que, dans sa séance du 25 Nivôse an IV (15 janvier 1796), sur l'avis de « plusieurs médecins et chirurgiens en possession de la confiance publique », l'Administration Municipale du canton de Rouen prit une délibération pour interdire, « à quelque per-

sonne que ce fût », d'inoculer ou de faire inoculer la petite vérole sur toute l'étendue de son territoire.

La mesure, il est vrai, n'eut pas de lendemain. Il fallait bien suivre le mouvement. Quatre ans plus tard, comme l'Ecole de Médecine de Paris, fondant une clinique d'inoculation, envoyait par toute la France un questionnaire sur des points de détail, la municipalité rouennaise se déjugait de bonne grâce et priait tous les officiers de santé d'y répondre et d'y ajouter le résultat de leurs méditations personnelles. Il semblait alors que l'inoculation, précisée dans sa technique, mise au point et règlementée, triomphait. « Elle a cessé d'être un problème, disait une pièce officielle⁽¹⁾, et l'ignorance la plus présomptueuse est sur ce point réduite au silence. » A Rouen, un chirurgien, Lemaire de Ternantes, inoculateur impénitent, déposa sur ce sujet un rapport fort prolixe, dit-on. Or, à quelques mois de là, la découverte de la vaccine allait remettre tout en cause, et, opposant à l'inoculation une méthode nouvelle aussi efficace et quasi inoffensive, provoquer entre elles une rivalité qui devait durer plusieurs années encore, avant que la vaccination pût enfin prévaloir.

On a suivi jusqu'ici, depuis les expériences de Jenner à Berkeley, les progrès de la vaccine en Angleterre, puis à Paris, — et les luttes qui les accompagnèrent, partout semblables. L'histoire des premières vaccinations est faite de cette autre querelle des anciens et des modernes. De Paris, ici et là, par quelques tentatives isolées d'abord, plus nombreuses ensuite, la nouvelle méthode pénètre dans les départements et s'efforce d'y supplanter l'autre. C'est ainsi qu'elle fut apportée dans la région rouennaise, par une initiative semblable, au début de l'an IX.

I

Dans les premiers jours de Vendémiaire an IX, Husson, secrétaire du Comité Central de vaccine, se trouvait à Reims

(1) Lettre de l'Administration Centrale du Département de la Seine-Inférieure, à l'Administration Municipale du Canton de Rouen, — transmettant le questionnaire de l'Ecole de Médecine de Paris sur l'Inoculation.

chez son père, ancien lieutenant du premier Chirurgien du Roi. (Nul doute que la découverte de Jenner y fût alors peu connue en pratique. L'esprit tout plein de la cause à laquelle il se vouait, il avait apporté du vaccin recueilli à Vaugirard, chez Colon. Sous son impulsion, un comité local de vaccine, le premier en province, fut établi dans la ville et plusieurs personnes de bonne volonté acceptèrent de se faire vacciner. La chose fit quelque bruit dans la communauté médicale rémoise, et même dans le public. Un officier de santé normand, venu de Rouen à Reims pour accoucher sa fille, en fut informé. Il s'appelait Antoine-Louis Blanche :

Blanche était chirurgien. — Au milieu de ses préoccupations familiales, les détails qu'il eût sur la vaccine se bornèrent à d'assez vagues échos ; mais ils l'avaient frappé cependant. Curieux de cette nouvelle prophylaxie de la petite vérole, il prolongea l'arrêt qu'il faisait à Paris, à son voyage de retour, et se rendit à Vaugirard auprès de Colon pour s'en instruire davantage. Colon n'eut pas de peine à achever de le convertir. Il lui exposa l'œuvre du Comité Central, ses épreuves, ses contre épreuves, le mit au courant de ses propres travaux, et lui donna, pour lire à loisir, l'« Essai » qu'il avait publié « sur l'Inoculation de la Vaccine ». Blanche revint à Rouen, emportant une petite quantité de vaccin.

Le voici chez lui, impatient d'en faire l'expérience et de voir de ses propres yeux.

Dès son arrivée, le 29 Vendémiaire, il vaccine son gendre Fortier, et sa petite-fille Sophie, âgée de treize mois.

La variole s'était justement déclarée dans la maison. Tout se passe suivant les règles. L'enfant reste avec les malades et ne s'en montre nullement affectée. Les pustules de vaccine guérissent dans le délai normal. Entre temps elles avaient permis de recueillir de quoi inoculer à nouveau plusieurs autres enfants, et de créer ainsi sur place une source de virus vaccinal : — Blanche espère ainsi pouvoir opérer, en grand dès les premiers jours de frimaire.

Aussi cherche-t-il un moyen d'attirer le public à lui. Les rouennais en général, une partie du corps médical lui-même,

ignorent Jenner et le cow-pox, aussi bien que ses applications pratiques : c'est toute une éducation que Blanche doit entreprendre s'il veut mettre à exécution ses projets. Il s'adressa au « Journal de Rouen » pour faire connaître la nouvelle méthode et fait insérer une première fois des « réflexions » et des « notes » sur la vaccine. Il offre en même temps ses services aux habitants : ⁽¹⁾ « Je préviens les pauvres, comme les riches, écrit-il, qu'ils seront bien accueillis de moi ; je les vaccinerai avec le même empressement les uns et les autres. Comme cette inoculation n'est point contagieuse, et ne demande ni préparation, ni soins, ni régime, on peut vaquer à ses affaires ordinaires.

» Il faudra s'adresser chez moi, place de l'Hôtel de Ville N° 3, depuis huit jusqu'à neuf heures et demie du matin, les 3, 5, 7 et 10 de chaque décade ; le reste de mon temps sera consacré à ceux que j'aurai inoculés, ou qui voudront m'appeler auprès d'eux.

» Je recevrai pendant tout l'hiver, six enfants chez moi, pour faciliter ceux qui n'habitent pas cette ville ; et sitôt que j'aurai trouvé un local spacieux et commode, j'y mettrai un nombre de lits dont une partie sera occupée par des enfants indigens, notamment les orphelins et les enfants des défenseurs de la patrie. »

D'aussi belles propositions restèrent sans réponse.

Le gros public demeura incrédule. Les officiers de santé eux-mêmes, j'allais dire surtout, refusèrent de prendre leur confrère au sérieux.

Il faut dire que beaucoup de Rouennais tenaient Blanche pour suspect. Quoique la Révolution n'eût pas sévi à Rouen d'une manière sanglante, on n'oubliait pas le rôle prépondérant qu'il avait joué au temps de la Terreur.

Né le 23 Décembre 1753 à Courgeron, petite paroisse de l'Orne, Antoine-Louis Blanche avait été reçu au Collège des Chirurgiens de Rouen le 14 Mars 1780 et en avait été prévôt.

(1) *Journal de Rouen* du 28 brumaire an IX de la République.

La Révolution venue, il s'était lancé à corps perdu dans la défense des idées nouvelles. Il s'affilia dès Juillet 1790 à la Société populaire « Les Amis de la Constitution » dont il devint très vite le président. Son zèle révolutionnaire était sans mesure. En 1792 il fut de ceux qui dénoncèrent l'incivisme du duc de La Rochefoucauld Liancourt, commandant militaire des cinq départements de Normandie, parce qu'il avait eu le front d'obtenir, au lendemain du 10 Août, un serment de fidélité au roi de tous les officiers, sergents et caporaux placés sous ses ordres. Peu s'en était fallu que toute la commune de Rouen en fit autant ! Les « purs » étaient intervenus à temps pour éviter ce scandale, et le duc s'était enfui au moment où on allait l'arrêter. L'année suivante, comme membre du Directoire départemental, Blanche signait avec ses collègues une adresse enthousiaste à la Convention, la félicitant du jugement et de l'exécution du ci-devant roi. Il poursuivait les ennemis du régime avec l'acharnement d'un fanatique. On cite son impitoyable dureté envers les prêtres et les nobles. Les témoignages du temps le représentent d'ailleurs comme un exalté. Ses lettres en font foi. Il en est une entre autres qui est restée célèbre et qui parle, avec une satisfaction visible, du bon travail que fait à Paris le « rasoir national ».

A vrai dire, il y eut plus de bruit que de mal dans la région rouennaise. Aussi, la réaction thermidorienne venue, ne fut-il pas trop malaisé de paraître oublier faits et geste antérieurs. Encore en restait-il quelque trace pourtant, puisque Blanche avait été détenu à Saint-Lô pendant quelques jours en Juillet 1799, peu de temps avant son départ pour Reims.

Mais si l'on acceptait d'ignorer ce rôle politique pour ne voir en lui que l'homme de l'art, il exerçait sa profession avec conscience et passait pour un praticien habile. Son nom figurait dans la liste des chirurgiens et docteurs en médecine jugés capables d'être membres du jury des médecins. Au temps où il dirigeait l'Hôpital militaire, il avait entrepris, à l'usage des élèves, des cours d'anatomie sur le cadavre, non sans peine, car Laumônier ⁽¹⁾, de son côté, ne pouvait réussir à se procurer des

(1) Chirurgien de l'Hotel-Dieu.

sujets. Même dans ses fonctions d'administrateur départemental, il n'avait laissé passer aucune occasion d'intervenir dans les questions de son ressort, plaidant un jour contre les charlatans, un autre contre les filles publiques, « race également empoisonnée », auxquelles on avait laissé prendre une liberté excessive au début de la Révolution.

Mais la vaccination était chose trop nouvelle, et les normands de Rouen, gens prudents, se méfiaient. Neuf personnes seulement ont été vaccinées en brumaire : gens de l'entourage de Blanche, enfants de commerçants, d'employés municipaux avec lesquels il est en relations comme membre du Comité de santé qui siège à la mairie. Cependant, de famille à famille, on cause. L'opération n'étant décidément pas dangereuse, on vient à demi par curiosité. L'éloquence de l'ancien tribun achève de rassurer ceux qui hésitent.

Le 1^{er} Nivôse, il publie à nouveau de longues réflexions dans le « Journal de Rouen », expose ce qu'il a déjà fait, cite des noms, invoque les résultats, réfute les objections de tous ordres.

Il n'y a plus à hésiter, dit-il, entre inoculation et vaccination. « Vouloir détruire les inquiétudes vraies ou supposées de ceux qui élèvent des doutes sur l'efficacité de cette nouvelle méthode, et qui ne savent pourquoi on préfère de la matière d'un animal à celle qu'on peut prendre sur les humains, n'est que l'affaire du temps ; mais on peut leur dire qu'il importe peu où l'on prend une matière qui nous préserve d'une maladie aussi dangereuse qu'est la petite vérole, pourvu qu'elle serve l'humanité et remplisse le vœu de l'homme de l'art ». Alors, des gens de toute condition, dont Blanche nous a conservé la liste, commencent à amener leurs enfants chez lui. On voit, à côté d'un crieur de poisson ou d'un fabricant de vinaigre, l'accusateur public Thomas, un banquier, des industriels, un colleur de papier, un jardinier, un armateur ; Blutel, directeur des douanes ; Rémy Taillefer, adjoint, le juge Mariette, l'imprimeur Noël, le pharmacien Arvers, savant successeur du chimiste Descroizilles.... et même un officier de santé Rolland. Quatre-vingt-une vaccinations en frimaire, trente-et-une en nivôse ; vingt-neuf

en pluvîose ; cinquante-trois en ventôse... Blanche, qui se plaignait qu'on ne lui fit pas confiance, se sent encouragé, surtout que, timidement, d'autres officiers de santé commençaient à se laisser convaincre. Au début de germinal, il se juge assez fort pour sortir de sa clientèle et solliciter un appui officiel.

II

Jacques-Claude Beugnot venait d'être nommé Préfet de la Seine-Inférieure. C'était hier, le conseiller intime de Lucien Bonaparte, et l'on connaît le rôle de celui-ci dans les premiers essais de vaccination à Paris. Sa largeur d'idées et son indépendance étaient connues depuis l'Assemblée législative où plusieurs interventions de lui, contre Marat notamment, lui avaient valu d'être condamné à mort sous la Terreur. Heureusement on l'avait oublié dans l'immense population des prisons, et le 9 Thermidor l'avait sauvé.... Le 18 Brumaire l'avait ramené sur la scène politique.

C'est donc à lui que Blanche s'adressa. Le 9 Germinal, il écrivit une lettre au citoyen Préfet pour lui exposer l'utilité de la vaccine, lui faire part de l'œuvre déjà accomplie, et lui demander l'autorisation de vacciner quelques enfants dans les hospices de Rouen.

La réponse de Beugnot mérite qu'on la rapporte tout entière :

« Rouen le 18 Germinal an IX de la République Française. Le Préfet du département de la Seine Inférieure au
« citoyen Blanche, membre de la Commission de santé près la
« mairie de Rouen :

« Citoyen,

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez adressée le 9 de ce
« mois, par laquelle vous me demandez à être autorisé à vacci-
« ner les enfants qui sont élevés dans les hospices de la ville
« de Rouen et à garantir ainsi une partie des citoyens confiés
« à mes soins d'un fléau redoutable qui attaque la société depuis
« tant de siècles.

« J'ai dû accueillir avec intérêt, citoyen, la proposition
« que vous me faites. Je considère l'inoculation de la vaccine
« comme un des plus utiles présens que nous ait fait l'art de
« guérir, j'ai été un des premiers à la recommander à la pro-
« tection du gouvernement, et je vois avec une véritable satis-
« faction que de plus en plus on en propage les bienfaits.
« D'après les succès obtenus à Londres par Jenner, Woodville
« et Péarson, en Allemagne par Decarro, Ballhorn et Stro-
« meyer, en France par Thouret et d'autres médecins célèbres
« que possède Paris, Lyon et Genève, la question est complè-
« tement décidée en la faveur de la vaccine, elle triomphe de
« la prévention. S'il ne nous est pas encore permis d'espérer
« que nous parviendrons à extirper totalement la petite vérole,
« nous avons au moins entre les mains le moyen de nous en
« garantir par un procédé qui paraît aussi sûr que l'inoculation
« ordinaire et qui n'offre ni les mêmes désagréments ni les mêmes
« dangers.

« Je vous autorise donc, citoyen, à soumettre à la vaccine
« six enfants de la Patrie pris dans une des maisons nationales
« de Rouen ; je n'y met qu'une condition, c'est que vous y
« soumettiez en même temps le plus jeune de mes fils qui
« recevra le même virus vaccinal et le même traitement.

« Je vous félicite pour le zèle que vous mettez à pro-
« pager les avantages d'une découverte qui intéresse l'huma-
« nité. Ce zèle vous assure des droits à l'estime de vos conci-
« toyens et à la reconnaissance du gouvernement.

« J'ai l'honneur de vous saluer ».

BEUGNOT.

On devine l'impression que produisit cette lettre lorsqu'elle parut au « Journal de Rouen », le 27 Germin. L. Blanche n'avait pu se tenir de l'envoyer au rédacteur, en le priant de l'insérer au plus tôt : c'était une trop belle justification de ses efforts. « Le fils du citoyen Préfet ⁽¹⁾, annonçait-il en post-

(1) Gustave Beugnot, âgé de 18 mois.

scriptum, a été vacciné le 18 de ce mois, et la vaccine se développe chez ce jeune enfant suivant sa marche ordinaire ».

L'exemple décida le succès. Le nombre de vaccinations faites par Blanche atteint cent-vingt-cinq en Floréal, cent-dix huit en Prairial. Le secrétaire général de la Préfecture, Galli, fit vacciner ses quatre enfants, et fut vacciné lui-même.

« Assurément, dit Blanche, il fallait qu'il eût une confiance bien entière dans ce nouveau procédé, pour s'y être soumis, particulièrement dans un temps et à une époque où des hommes qui jouissaient d'une confiance bien ou mal acquise s'étaient ligués contre ce nouveau préservatif ». Ajoutons qu'il y eut aussi quelque mérite, car les piqûres faites à son bras gauche, probablement infectées, déterminèrent un gros oedème de tout le membre, qui le gêna fort pendant quelques jours.

Les environs de Rouen, le département tout entier, les départements voisins écrivent, envoient des émissaires, demandent du vaccin et des instructions pour son emploi. Blanche quand il le peut, se rend lui-même sur place et vaccine. Le bulletin de la Préfecture⁽¹⁾ imprimé chez Noël, 88 rue Beauvoisine, s'étend avec complaisance sur les progrès constants de la vaccination. Sous sa rubrique d' « Hygiène » on trouve, dans le numéro du 29 Floréal (19 Mai 1801) une « copie de la lettre écrite par le Sous-Préfet de l'arrondissement communal de Dieppe, sous la date du 18 Floréal an IX de la République, au Préfet de la Seine Inférieure », et que voici :

« Citoyen Préfet,

« Je m'empresse de vous faire connaître un acte d'humanité qui honore le citoyen Guignon, maire de la ville d'Eu.
« Ce magistrat, pénétré des avantages de la vaccine, et désirant
« en faire jouir ses concitoyens, s'était adressé au Comité de
« santé à Paris, pour en obtenir les instructions nécessaires.

(1) Mémorial des Corps Administratifs du département de la Seine-Inférieure.

« Le citoyen Thouret qui préside ce comité lui a fait
« passer directement du vaccin, avec les instructions pour en
« faire usage. Deux des filles du citoyen Guignon se sont fait
« inoculer suivant cette méthode. Leur exemple a bientôt été
« suivi, et le vaccin a produit tout l'effet qu'on devait en at-
« tendre.

« Mais ce qui honore le citoyen Guignon, et ce qui si-
« gnale sa bienfaisance, c'est la formation d'un comité pour ad-
« ministrer gratuitement ce préservatif salulaire aux indigens
« de la ville d'Eu et de toutes les communes qui en composent
« le canton. Ce comité est composé des citoyens Debroutelles
« et Capperon, officiers de santé, et du citoyen Longchamps,
« pharmacien. La première opération a été l'inoculation de six
« enfants de l'hospice Ste-Anne, parmi lesquels quatre n'avaient
« point eu la petite vérole, un cinquième en porte des marques,
« et le sixième laisse des doutes.

« Je me félicite d'avoir à vous rendre compte de cet éta-
« blissement philanthropique, en formant le vœu bien sincère
« que la conduite du maire d'Eu ait des imitateurs.

« L'inoculation de la vaccine est aussi pratiquée depuis
« quinze jours à Dieppe. Elle a eu à triompher dans cette
« ville, comme partout ailleurs, des préventions populaires, des
« doutes et de l'irrésolution des gens de l'art, dont quelques
« uns n'ont pu encore revenir de l'étonnement que leur a oc-
« casionné cette découverte, où la chaîne qui unit la cause aux
« effets est encore inconnue. »

Le 3 Prairial, c'est le maire d'Aumale, Beuvain-Mon-
tillet, qui informe le Préfet d'un arrêté, pris par lui le 6 Flo-
réal an IX, instituant un comité de vaccine composé de trois
officiers de santé et d'un pharmacien qui vaccineront gratuite-
ment les indigents de la ville et du canton.

Le 13 (2 Juin 1801) Galli écrit dans le mémorial : « La
vaccine continue à s'étendre dans le département ; elle triomphe
et des obstacles, et des préventions qu'on avait cherché à éle-
ver contre elle. Dans l'arrondissement de Neufchâtel, les ci-
toyens Ciszeville à Forges, Lapierre à Neufchâtel, Engrand à
Gournay, tous trois officiers de santé, propagent cette décou-

verte avec beaucoup de zèle. Le citoyen Lapierre, en particulier, n'a pas hésité de soumettre son enfant à cette épreuve, et le plein succès qu'il a obtenu lui a facilité les moyens de vacciner beaucoup d'autres enfants, au nombre desquels on compte ceux du Sous-Préfet. Les hospices de Neufchâtel ne contiennent pas en ce moment d'enfants qui aient besoin d'être vaccinés ; mais le même officier offre ses soins gratuits à tous les enfants des pauvres, et les maires des communes voisines sont invités de les lui adresser. Ainsi nous avons lieu d'espérer que le fléau de la petite vérole disparaîtra de ces belles vallées, et que nous n'aurons plus à redouter les ravages qu'il y fait souvent ».

Enfin le Sous-Préfet d'Yvetot, écrit à son tour ⁽¹⁾ :

« Citoyen Préfet, je me fais un devoir de vous informer
« que l'usage de la vaccine est, dans cet arrondissement, comme
« partout où les avantages en sont connus, accueilli avec l'en-
« thousiasme qu'inspire une découverte aussi précieuse à l'hu-
« manité.

« Déjà plusieurs communes, notamment celle d'Yvetot,
« ont à s'applaudir des succès du citoyen Danneville, qui est venu
« les convaincre, par la preuve irrésistible de l'exemple, que les
« principaux fonctionnaires et les hommes les plus instruits se
« sont empressés de fournir.

« Ils ont, les premiers, soumis leurs enfants à cette salu-
« taire opération : le fils du citoyen Danneville, l'un des ad-
« joints du maire de cette commune, a même subi l'expérience
« de la vaccine, quoiqu'il eût eu la petite vérole, afin de ne
« laisser aucun doute sur l'efficacité du procédé : la vaccine
« n'a produit aucun effet.

« On m'assure qu'en ce moment son levain bienfaisant fer-
« mente dans les veines de vingt-six enfants, tant d'Yvetot que
« des environs, et que tous promettent le résultat le plus satis-
« faisant. Mais ce qui fait surtout l'éloge de ce nouveau pro-
« cédé, c'est la confiance de la tendre mère qui n'hésite pas à
« livrer l'enfant qu'elle idolâtre.

« Le citoyen Danneville a laissé aux citoyens Eudes et
« Gresset, officiers de santé en cette ville, les documents néces-

(1) Mémorial du 3 Messidor.

« saires pour propager sa méthode dans cet arrondissement. Il
« les a autorisés à l'administrer indistinctement, au riche qui
« peut en acquitter le prix, et à l'indigent qui ne peut offrir
« que sa reconnaissance.

« Je ne doute pas qu'un aussi généreux dévouement ne
« trouve sa récompense dans la vénération publique qu'il ne
« saurait manquer d'exciter, et j'ai l'honneur de vous assurer,
« citoyen Préfet, que je n'épargnerai rien pour lui donner la
« publicité qui peut contribuer à le rendre plus utile et plus ef-
« ficace ».

III

Blanche eut été pleinement satisfait de voir, après plusieurs mois d'incertitude, le public l'accueillir enfin comme un bienfaiteur, s'il n'avait senti, autour de lui, l'hostilité d'une grande partie du corps médical. Tant qu'il s'était borné à opérer dans sa propre clientèle, ses adversaires n'avaient rien dit ouvertement, ou du moins, s'étaient contentés d'une guerre fuyante : bruits répandus, fausses nouvelles, récits d'accidents vaccinaux confidentiellement racontés, afin d'empêcher les timorés de se confier à lui : maintenant, la vaccination devenant une véritable manifestation publique, favorisée par les journaux et l'autorité, la question changeait de face.

Il ne faut rien exagérer : beaucoup d'officiers de santé abandonnèrent leurs répugnances devant les faits, ne demandant pas mieux que se laisser instruire. Quelques-uns commencèrent à vacciner (ce qui explique la diminution des propres opérations de Blanche pendant les derniers mois de l'an IX) et lui apportèrent sans restriction leur concours.

Le « Journal de Rouen »⁽¹⁾ relata entre autres cet exemple :

« Un médecin distingué, qui avait propagé autrefois la pratique de l'inoculation fut prié dernièrement par une mère de

(1) 12 Thermidor an IX.

famille d'inoculer la petite vérole naturelle à ses enfants : « Je ne me le permettrai pas, répondit-il, puisque la vaccine est découverte. »

Cependant, il restait un clan d'irréductibles, et les raisons de son obstination ne furent pas toujours purement spéculatives. « Les uns, dit Blanche, se sont laissés subjuguier par une prévention aveugle ; les autres se sont élevés contre la vaccination parce qu'ils y croyaient leurs intérêts compromis. Il a fallu tout à la fois lutter contre l'empirisme d'une foule de charlatans, et l'opiniâtreté d'un petit nombre d'hommes, instruits à la vérité, mais partisans de la routine et ennemis de toute innovation ; comme si la marche des connaissances humaines avait un terme et des limites, comme s'il y avait une loi de rapport entre ce qui est connu et ce qui reste à découvrir. »

Au nombre de ces médecins étaient, avec les inoculateurs de petite vérole menacés de perdre une grosse source de revenus, les ennemis personnels de Blanche. Il y en avait plus d'un, et l'on a vu pourquoi. L'inoculateur Lemaire de Ternantes incarnait quant à lui tous les motifs d'opposition à la fois. Il soupçonnait fortement Blanche d'avoir provoqué son arrestation et son emprisonnement pendant cinquante-cinq jours à St-Yon, en messidor an II ; en tous cas Blanche n'avait pas été tendre pour lui à la tribune de la Société Populaire. Ces temps n'étaient pas si éloignés. La rancœur de Lemaire eut tout le loisir de se manifester quand les expériences vaccinales devinrent officielles.

Les premières vaccinations, autorisées par le Préfet et pratiquées sur six enfants de l'Hospice Général choisis par le chirurgien en chef Maury, n'avaient pas été suivies de succès, parce que ces enfants avaient tous eu la petite vérole ; par contre les deux fils de Barbier, directeur de l'Hospice, vaccinés en même temps, avaient présenté toutes les réactions voulues. Rien à dire quant aux faits. Une autre occasion de contestations plus aisées allait survenir à propos d'une fièvre éruptive épidémique qui se déclara dans toute la région et donna lieu à de longues querelles.

Ce même 18 Germinal, Blanche avait aussi vacciné quatre jeunes enfants à l'ancien noviciat des Jésuites de Bicêtre, de-

venu maison de réclusion, et proche de l'Hospice Général : c'étaient un bébé de six mois et demi, Louis Buffard, et trois fillettes : Victoire Landais et Adèle Boulet, deux ans, Julitte Ventras, quatre ans. L'opération avait eu lieu en présence du citoyen Seyer, officier de santé en chef de l'établissement, des citoyens Noël et Pouchet, commissaires à la réorganisation des hôpitaux, et Foliot, régisseur. La vaccine avait suivi chez les quatre enfants son cours normal. On s'était convenu de faire l'épreuve de la contre inoculation variolique plus tard, en Prairial.

Or, le 2, quelques jours seulement avant la date fixée, Lemaire de Ternantes recevait de Pouchet cette lettre :

Le six de ce mois, nous aurons une opération à laquelle je prends beaucoup d'intérêt ; ce sera l'inoculation de nos petits pensionnaires de Bicêtre, vaccinés il y a quatre décades. Cette expérience prouvera comme elle le doit, les avantages de la nouvelle doctrine ; et comme le bien ne vient jamais trop tôt, je voudrais qu'elle eût lieu dès demain ; il y aurait peut-être un petit empêchement ; car l'un de ces enfants, qui se nomme Buffard, est malade de la petite vérole ; il a, dit-on souffert beaucoup cette nuit.

« La faculté nous aurait expliqué ce phénomène, les vaccineurs et les inoculateurs se seraient expliqués, et il en résulterait beaucoup de bien. J'ai vu l'enfant dont je vous parle, j'ai vu la petite vérole à côté des vestiges de la vaccine, qui dureront encore plus que la maladie naturelle. J'estime qu'il ne serait pas mal que le fait fût constaté.

« Je vous salue ».

POUCHET.

Faut-il voir une intention méchante pour Blanche sous ces phrases à l'aspect patelin ? Et pourquoi s'adresser spécialement à Lemaire, qui n'avait pas été témoin de la vaccination ? Quoiqu'il en soit, satisfait, j'imagine, Lemaire accourait chez Pouchet le lendemain de bonne heure et le priait de l'accompagner auprès de l'enfant. Pouchet, trop occupé ce matin-là, remit

la visite à vingt-quatre heures ; et le jour suivant Lemaire de Ternantes passait le prendre avec deux autres médecins de ses amis, Dulong et Des Alleurs, ainsi qu'un chirurgien, Hélié, qu'il avait, dit-il, rencontrés en chemin.

Ils trouvèrent l'enfant qui se promenait dans la cour de l'hospice, tenant sa mère par la main. Il portait sur le corps et au visage « beaucoup de vestiges de boutons de la petite vérole mais dont la dessiccation était faite et les gales tombées ». Tel fut, après examen, le diagnostic des uns et des autres, et Lemaire fit remarquer que, trois jours plus tôt, au moment où Pouchet lui avait écrit, ils en eussent acquis « des preuves non moins équivoques ». Ils notèrent du reste encore des « gales » sous lesquelles il y avait du pus, et dont on eût pu se servir pour inoculer quelque autre sujet.

Seyer passa. Il fut surpris de voir cette conférence médicale pour le moins inattendue. On lui en donna les raisons. L'un des officiers de santé lui demanda si c'était lui qui avait vacciné cet enfant, s'il l'avait suivi dans sa maladie, et comment il avait considéré cette éruption secondaire. « Non, leur répondit Seyer, je ne l'ai ni vacciné, ni suivi ; cependant je lui ai fait prendre des pastilles d'ipécacuanha, parce qu'on m'a rapporté tout dernièrement qu'il avait des maux de cœur et des vomissements, et qu'on me l'a fait voir ; quant à l'éruption, mon avis est que c'est une suite de la vaccine ».

Lemaire n'est pas satisfait. Il continue son enquête, interroge la mère : « L'enfant fut vacciné il y a deux mois, explique-t-elle. La vaccine, a-t-on dit, a produit tout son effet, et, il y a quinze jours qu'il fut pris d'une fièvre violente, d'un accablement insurmontable, de maux de tête, de vomissements précédés d'envie de dormir, et d'un sommeil agité ; au bout de cinq jours de cet état, il fut couvert de boutons sur tout le corps au milieu desquels il s'éleva un point blanc qui augmenta pendant cinq à six jours ; ces boutons ont fini par du pus à mesure que le rouge s'effaçait, et puis ont séché et sont tombés en gales. La fièvre a cessé lorsque l'éruption a été complète ».

Alors Lemaire exulte : « Voyez, dit-il ; quel est l'homme de l'art qui ne reconnaîtra pas la petite vérole, à ce rapport ? »

Dulong, Hélié, Des Alleurs renchérissement, ainsi que Pouchet. Seul Seyer persista dans son premier jugement.

A peine étaient-ils partis que Blanche fut mis au courant de leur visite subreptice. On croira sans peine qu'il s'en montra fort mécontent. Il faut éclaircir l'affaire tout de suite, dit-il. Il se rend chez le Préfet, ne le trouve pas, mais voit Galli et obtient de lui, dans les formes, l'autorisation d'une consultation générale pour le lendemain. Seyer expédie les convocations en hâte : non seulement à Dulong, à Des Alleurs et à Lemaire, mais à huit autres officiers de santé rouennais : Gamare, Dieu, Bénard, Labarbe, Mulot, Lamauve, Leprévôt et Godefroy. Galli promet de venir lui-même. De fait tous se trouvent exacts au rendez-vous le cinq prairial... sauf Lemaire de Ternantes et Des Alleurs. On attend un moment, en vain. On commente, non sans malice, cette absence, — et puis on se décide à faire venir les enfants que Blanche avait vaccinés. Le petit Buffard est examiné le premier. Tous déclarent qu'il ne s'agit pas là de petite vérole ; Dulong, seul, ne voulant pas se déjuger, réserve son opinion. C'est ensuite Julitte Ventras, qui présente une éruption, elle aussi. Cette fois, il y eut unanimité pour reconnaître que ce n'était pas la petite vérole.

Pour compléter l'expérience et tenter de lever tous les doutes sur la vaccine, on décide de pratiquer l'inoculation varioleuse projetée, sur les deux autres fillettes, qui, manifestement, n'avaient rien. Le lendemain donc Gamare fait trois piqûres à la petite Boulet, deux à la cuisse gauche, une à la droite, et les infecte avec du pus de variole. Dieu inocule de même Vic-toire Landais.

« Le 10 Prairial, quatrième jour de l'inoculation, relate le procès verbal de cette contre épreuve (1), deux des piqûres pratiquées chez Adèle Boulet, présentaient une légère inflammation : elle était plus prononcée à la piqûre inférieure de la cuisse gauche : on y distinguait

(1) Mémorial du 13 Thermidor,

d'ailleurs une petite vésicule : on n'aperçut aucun travail chez Victoire Landais.

« Le 14 Prairial, huitième jour de l'inoculation, on observa chez l'un et l'autre enfant une éruption : ces éruptions avaient paru du 6 au 7 de l'inoculation. Avant de recueillir le sentiment de chacun sur la nature de l'exanthème, on examina les piqûres. Chez la petite Boulet, on remarqua un bouton à la piqûre inférieure de la cuisse gauche ; nul travail aux deux autres. L'aréole de ce bouton, irrégulière, d'un rouge peu vif, était du diamètre de quatre lignes : la pustule était élevée d'une ligne, enfoncée dans son centre : elle présentait un bourlet d'une couleur cendrée. Les piqûres de Victoire Landais n'offrirent aucun travail.

« On s'occupa de déterminer le genre de l'éruption. On examina d'abord la petite Boulet : en général, on jugea que son éruption n'était pas varioleuse, mais vésiculaire. Le citoyen Dulong crut qu'il existait un travail particulier au bouton que nous avons décrit, et il le jugea être variolique ; plusieurs autres boutons lui parurent être ceux d'une petite vérole volante : aucun des membres ne jugea l'éruption de Victoire Landais être varioleuse.

« Le 16 Prairial, dixième jour de l'inoculation, même jugement porté sur l'éruption de Victoire Landais ; mais trois officiers de santé, les citoyens Gamare, Dulong, et Dégenétais (qui se trouvait là pour la première fois), jugèrent que l'éruption d'Adèle Boulet était la petite vérole. Cette éruption datait de trois jours. Quelques boutons offraient une aréole d'un rouge peu vif, et présentaient une vésicule élevée en pointe et remplie de sérosité ; sur d'autres boutons, en très petit nombre, la vésicule aplatie à sa surface, contenait une matière ou séreuse, ou stéatomateuse ; enfin d'autres boutons commençaient à poindre et d'autres étaient déjà en parfaite dessiccation et à la figure et au corps...

« Les avis étaient partagés, il est vrai, à la majorité de huit voix contre trois. Cependant pour le public, le doute en eût résulté : il fallait le prévenir ; peut être même déjà le dissiper : l'expérience seule pouvait le lever ; ce fut elle qu'on invoqua. Le citoyen Dulong chargea une lancette de la matière prise dans ceux des boutons qu'il jugea varioleux. Il inocula Claudine Lebel, âgée de 20 mois ; elle n'avait pas eu la petite vérole ; elle n'avait pas été vaccinée. Il pratiqua quatre piqûres, deux à l'un et à l'autre bras.

« Le 19 Prairial, on examina d'abord l'enfant chez lequel le citoyen Dulong avait puisé la matière jugée par lui varioleuse. L'éruption qui était alors au septième jour, était en parfaite dessiccation : le bouton, résultat de la piqûre était dans le même état. Chez l'enfant ino-

culée le 16 Prairial, les piqûres du bras gauche n'offrirent aucun travail ; on remarqua de la rougeur à celle du bras droit.

« Le 22 Prairial, sixième jour de l'inoculation, les piqûres de Claudine Lebel étaient parfaitement guéries »,

Si l'on songe que l'inoculation de la variole n'échouait pratiquement jamais chez les sujets qui ne l'avaient pas eue, on trouvera l'expérience assez démonstrative pour donner raison aux vaccinateurs. Vraisemblablement, il ne s'agissait pas de petite vérole ; je dis vraisemblablement car on ne peut pas demander à la solution d'un problème médical la rigueur d'une équation mathématique. C'est pourquoi aussi cette éruption malencontreuse, troublant quelques esprits, avait laissé persister un doute. Comme on ne l'avait pas constatée avant Floréal, ceux qui l'attribuaient à la vaccine avaient l'argument de la coïncidence. Fallait-il dire : *post hoc, ergo propter hoc* ?... D'autres en faisaient une petite vérole dégénérée, ou une variété, ou même une variole bien caractérisée. On en signalait de nombreux cas en ville. A vrai dire, elle régnait sur tout le pays.

Blanche, qui l'analyse de près, fait cependant remarquer « que cet exanthème, qui paraît dépendre d'une contagion particulière, n'est jamais accompagné d'aucun danger ». Ceci contre l'hypothèse de la variole. Et surtout « que cette éruption attaque particulièrement les enfants, depuis le premier âge jusqu'à quinze ou seize ans, qu'ils aient été inoculés de la petite vérole ou qu'ils l'aient gagnée par contagion ; qu'on les ait inoculés de la vaccine, ou qu'enfin ils n'aient éprouvé ni l'une ni l'autre de ces maladies ». C'est une *autre* affection, dit-il, *indépendante*.

« Ceux qui n'ont vu dans cette éruption qu'une chose ordinaire après un hiver et un printemps doux et pluvieux, l'ont caractérisée d'éruption vésiculaire, ou *petite vérole volante* ⁽¹⁾ telle a été mon opinion.

« Elle a paru spontanément chez les uns, et était devancée par des signes précurseurs, tels que la fièvre et l'assoupissement ; quelquefois, mais rarement, les malades dans ce cas éprouvaient de l'embarras dans

(1) Varicelle.

les premières voies, et ils vomissaient ; cette éruption se faisait très souvent en douze ou dix huit heures : j'en ai vu qui, le soir, n'avaient rien au système dermoïde, et le matin, avoir des vésicules contenant une liqueur jaunâtre. La forme de ces vésicules est parfaitement ronde, leur base est moins large que leur corps, leur sommet est arrondi, elles sont véritablement globuleuses : l'inflammation circulaire n'a pas plus d'une à deux lignes de largeur : elle est d'un rouge violet : ces vésicules disparaissent du premier au septième jour : elles ne laissent aucune impression sur la peau, à moins qu'elles n'aient été arrachées plusieurs fois ou profondément : dans ce cas, la cicatrice superficielle qui en résulte, est d'un gris pâle.

« Chez les autres, elle s'est faite à plusieurs reprises. Les poussées se succédaient de deux en deux jours, et cette éruption n'était précédée d'aucun signe avant-coureur ; les boutons sont petits, et d'un rouge brun : ils se développent dans l'espace d'un ou deux jours : la vésicule qui naît à leur sommet est d'une forme irrégulière : la seconde poussée, à cette époque, s'opère et suit la marche de la première. et, au bout du quatrième ou cinquième jour, les boutons de la troisième commencent à poindre : Alors on a des vésicules en dessication, d'autres en suppuration, et les dernières commencent leur développement. Cette éruption dure plus longtemps que celle qui se fait spontanément ; elle va quelquefois jusqu'au douzième ou treizième jour. Ces vésicules ne sont point rondes comme dans l'autre, elles sont aplaties et un peu enflammées, elles présentent des angles dans leur circonférence : aux unes il y a dépression au centre, aux autres il y a une petite vésicule centrale, qui semble être entrée sur la première, qui ressemble assez à une petite lentille, et qui contient une sérosité puriforme : il y en a dans lesquelles on trouve une matière stéatomateuse.

« J'ai voulu m'assurer si la vertu de la matière contenue dans ces vésicules était transmissible ; j'en ai inoculé beaucoup d'enfants, et je n'ai obtenu aucun résultat. »

Sa conviction à lui était donc faite.

Une dernière fois au cours des discussions que suscita cette épidémie, Blanche tenta de convertir ses adversaires. Cinq enfants de l'Hospice Général sont atteints de la même éruption suspecte. On soupçonne trois d'entre eux d'avoir eu la petite vérole, le quatrième l'a eue réellement à l'Hôpital, le dernier a été vacciné. Le chirurgien en chef Maury et plu-

cieurs médecins de ses amis, les ont examinés scrupuleusement. Ils ont déclaré : ce n'est pas la variole.

Seize officiers de santé sont convoqués pour donner leur avis. Ils se réunissent tous le 5 Fructidor, moins deux, qui se sont abstenus. La plupart d'entre eux, persuadés que ces enfants ont été vaccinés tous les cinq, concluent de façon absolument nette : petite vérole. — Mais ils l'ont eue déjà ! — Petite vérole !

« On s'ajourna à une nouvelle assemblée : quatre enfants de l'hospice, qui n'avaient subi aucune espèce d'inoculation et qui n'avaient point eu la petite vérole furent choisis : quatre médecins de la majorité les inoculèrent avec de la matière prise dans les boutons d'un des cinq enfants jugés par eux varioleux (on choisit de préférence celui qui avait eu la vaccine) ». Aucun résultat. « S'ils persistent à croire à la variole, c'est de la mauvaise foi », dit Blanche.

Une autre expérience, celle-là des plus nettes eut lieu également à l'Hospice général, sous les yeux de Maury, Gamare, Langlois, Dieu, Lamauve et Prévôt. On essaya sans aucun succès l'inoculation variolique sur dix enfants vaccinés. D'autres vivaient à côté des varioleux : aucun d'eux ne contracta la variole. Aussi, quand, au début de l'an X, Blanche publia ses « *Recherches historiques sur la vaccine* »⁽¹⁾ pouvait-il considérer la cause comme gagnée.

IV

Quant aux ennemis obstinés de la vaccination, on prit parti de les laisser dire. Il y en eut dès les premiers jours, il y en resta quand tout le monde fut converti, il y en a peut-être

(1) *Recherches historiques*, sur l'ancienneté de la vaccine et sur son application à l'espèce humaine, comme moyen préservatif de la petite vérole ordinaire, avec la méthode de l'inoculer, suivie de faits, d'observations, et d'un plan général d'inoculation, par Antoine-Louis Blanche, membre et Prévôt du ci-devant Collège de chirurgie de Rouen, ex-Chirurgien en chef des Hôpitaux militaires, membre de la Commission de médecine de la ville de Rouen.

A Rouen, de l'imprimerie des Arts, rue Beauvoisine, n° 88.

encore. En Frimaire an X, parut chez Petit, librairie à Paris, un opuscule annoncé à Rouen à grand renfort de « pompeuses affiches » et intitulé : « *Observations sur les effets de la vaccine comparée à l'Inoculation varioleuse, et parallèle de ces deux méthodes d'inoculer*, par le C. Lemaire-Ternante, chirurgien en chef de la force armée nationale de la ville de Rouen ». Le titre promet plus que ne tient la brochure. C'est moins un travail impartial qu'une diatribe virulente et mal écrite contre la vaccination et les vaccinateurs. Une dizaine de vaccinations, faites au hasard, plusieurs fois sans succès, et la méthode est jugée. Lemaire croit (c'est son droit après tout) que la vaccine n'est autre chose qu'une petite vérole dégénérée par son passage chez la vache ; la vaccination, n'est par suite, qu'une inoculation débaptisée : c'est donc l'inoculation variolique qui lui sert de point de comparaison. Or la vaccine inoculée donne une réaction moins violente que la variole. Donc, elle ne vaut pas la vieille méthode, qui provoque « cette fièvre d'invasion qui, seule, préserve, et pour toujours, de la petite vérole ».

Elle est même dangereuse : Le virus variolique évoluant dans le pis d'une vache, « se trouvera atténué, parce que le pis de la vache est lymphatique ; il aura perdu l'énergie qui lui est propre et nécessaire pour opérer la couve et la crise qui en sont une suite imperturbable, il n'y aura plus qu'une demi-action de sa part, et la matière innée n'ayant pas été ébranlée, recevra la contagion de la petite vérole naturelle au moment où l'on s'en croira le plus à l'abri. »

La preuve ? L'éruption du petit Buffard. Et même, celle de Victoire Landais, et des autres, que Lemaire n'a pas vus. Le diagnostic en fut contesté, dira-t-on. « Il n'y a point de dialectique qui eût pu me faire changer ma manière de voir ; et je peux même sauter à pieds joints par dessus la modestie et son manteau, pour dire qu'en semblable matière, je ne m'en raporte ordinairement qu'à moi ».

C'est tout. Je passe sur les inconvénients sans nombre attribués à la vaccine, et sur les explications pathogéniques qu'on

déchiffre à grand peine au milieu de phrases essoufflées, incohérentes, interminables⁽¹⁾. A quoi bon ? La position de Lemaire est prise. Il a fait dès les premières pages, sa déclaration de principe tout ce mouvement lui est « suspect »... C'est aux inoculateurs qu'on en veut... Le fait est qu'on oublie trop, au milieu des espoirs semés par la nouvelle méthode, les services qu'ils avaient rendus quand on n'avait rien de mieux, et le degré de perfectionnement auquel ils avaient porté leur technique. Que Lemaire exprimât le dépit de toute sa confrérie, ce n'était peut être pas scientifique, — mais humain. Il l'exprime, et qu'en termes galants ces choses là sont dites !

« La vaccine, c'est une invention de quelques intrigans médecins anglais, ou français » ; une « secousse révolutionnaire » ; un prétexte d'ambitieux pour créer de nouveaux fonctionnaires, faire bâtir des hôpitaux neufs, et enrichir les entre-

Exemples : (1)

Page 5 : « Si d'un autre côté j'envisage....., je trouverai que ce qui donna lieu à la création de la Société Royale de Médecine, fut une épizootie sur les bêtes à cornes, société dont l'origine fut un commissariat de six membres de ce corps respectable par son ancienneté, auquel le gouvernement... etc... »

Page 7 : « Toutes ces difficultés n'empêchèrent pas l'inoculation de prendre faveur, et que, par ses avantages évidents, elle devint généralement commune, et le triomphe de l'art sur un des plus grands fléaux dont l'humanité puisse être affligée... »

Page 13 : « D'où je dois et crois pouvoir conclure, que l'effet de cette infection est souvent purement et simplement local ; qu'il porte alors ce caractère de similitude avec celui de l'inoculation ; que, si la fièvre d'invasion se trouvait prononcée comme elle ne manque jamais de l'être dans l'autre méthode (ce qui en fait toute la sûreté), on pourroit indistinctement adopter celle-ci comme l'autre, admettant même que le virus vaccinal fût réellement le produit d'une maladie des vaches ; mais si la vaccine n'étoit qu'une invention de quelques intrigans médecins anglais ou français, ce que je suis porté à croire, par cette même similitude qui la caractérise à peu près, et que ce ne fût autre chose que de la petite vérole passée dans le pis d'une vache, pour en atténuer l'activité, parce que le pis de la vache est muqueux, et par conséquent très propre à favoriser cette idée, et que les inventeurs de cette nouvelle méthode d'inoculer ayant cru que cette modification n'en diminuait point l'effet, et qu'elle deviendrait une découverte importante, qui ne manquerait pas de fixer l'attention de tous les préposés du gouvernement (pour parvenir à quelque chose de mieux...), etc... »

preneurs. Elle est devenue « le patrimoine de tout ce qu'il y a de plus inepte dans les villes et les campagnes » ; et quant à ses défenseurs, « ce sont les bêtes à cornes qui leur servent de ralliement ». On n'aurait dû pourtant se méfier « du crédit que cherchaient à lui donner certains hommes réprouvés par l'opinion publique, et dont les talents ne pouvaient inspirer de la confiance ». On devait « se rappeler *de* messieurs les Anglais » premiers coupables, « *de* leur transfusion du sang, *de* leur découverte dans l'acide nitrique, pour les maladies syphilitiques, et par conséquent du cas qu'on devait faire des productions de leurs cerveaux exaspérés... »

Et voici la conclusion « Ce sera aux magistrats à faire terminer toutes ces preuves et contre-épreuves, qui ne prouvent rien que des absurdités, dont le public, est journellement dupe ou victime ; c'est ce qui est démontré par une si grande réunion de faits authentiques, qu'il est inutile d'en citer ici de nouveaux ; malgré tous les moyens que les vaccinateurs emploient pour déguiser cette vérité, et malgré leur nouvelle publication emphatique d'un grand nombre de signatures en faveur de cette secousse médico-révolutionnaire, son discrédit est aujourd'hui si grand, qu'on n'en parle que par dérision, ou pour citer ses effets funestes. Toutes ces preuves et contre-épreuves, enfin ne peuvent rendre la vie à ceux que la vaccine a tués, et ne la justifient nullement des malheurs qu'on lui a imputés : puissent-ils servir de leçon, et rendre les gens de l'art plus sages, plus prudents, et plus circonspects pour l'avenir... »

La réponse arriva sous la forme d'une petite brochure toute pareille, signée du pseudonyme transparent de Candide Damaliphile, médecin. Sur un ton badin, l'auteur relève scrupuleusement les fautes d'orthographe de Lemaire et le plaisante sur son style. Qu'il ignore le latin, passe encore : « Pour écrire à Rouen, il n'est pas nécessaire de savoir la langue que l'on parlait à Rome »..., mais le français !...

Après tout « qu'il écrive, puisqu'il en a la démangeaison ! c'est trop s'arrêter sur la forme »... Et Candide s'attache à

réfuter le fond. Il le fait point par point, avec complaisance mais sans illusion sur son travail. Car, au bout de cette excitation et de ces invectives, qu'y a-t-il donc en vérité ? Intérêt, intérêt, toujours. Vous avez peur qu'on ne vise qu'à débaptiser votre métier, pour mieux vous en déposséder ensuite ? C'est *au voleur* que vous criez, n'est-ce pas ? — « Docteur, le manteau se dérange et le bout de l'oreille paroit ». Est-ce là agir en médecin ? « Le vrai médecin, dans une découverte nouvelle, ne se presse jamais, écrivait Blanche quelque part ; il observe avec lenteur, discute avec sens-froid, réfléchit longtemps, compare sans passion, et juge ensuite avec sagesse », et Candide d'ajouter :

« Par une vertu spécifique dont nous donnerons la raison quand M. Ternante, qui devine, qui explique tout, nous aura dit comment le quinquina, l'opium, le mercure agissent, le sujet chez lequel la vaccination a suivi ses périodes est à l'abri de la petite vérole ».

Une association libre appelée *Comité de Vaccine* s'était formée avec M... Besnard, Godefroy, Le Prévost, Le Boucher, Duhamel, Le Peyre entre autres. Les vaccinations devinrent très nombreuses à Rouen. Blanche toujours ardent, aurait désiré de l'Etat une participation plus active ; il avait même un plan d'organisation officielle tout préparé. Vingt-cinq inoculateurs généraux, nommés par le gouvernement, auraient suffi, ayant dans chaque division, les officiers de santé sous leurs ordres. On eut créé autant d'hospices spéciaux pour les indigents, et les frais en eussent été couverts par le produit des droits d'octroi et de bienfaisance...

Il était encore trop tôt. Si l'Etat prodigue ses encouragements aux vaccinateurs, si, dans leur sphère, le Préfet et ses fonctionnaires apportent volontiers à Blanche leur appui personnel, l'Administration, toutefois, ne veut pas être officiellement engagée. Il y eut un projet d'arrêté pour la Seine Inférieure, rédigé par un citoyen Quesney pour confier à Blanche l'organisa-

tion de vaccinations gratuites réservées aux pauvres ; le département l'ajourna et en donna les raisons que voici :

« 1° Les avantages attribués à la vaccine ne sont pas encore assez évidents pour que l'autorité publique s'empare du soin de la diriger et de la propager ;

2° Dans l'examen d'une chose qui tient de l'intérêt de tous et qui attire les regards, il peut être insuffisant de se reposer sur un seul homme, quelque estimé qu'il soit, du soin de convaincre le public et de capter son opinion ;

3° On devra indemniser le vaccinateur dans ses déplacements. Où prendre les fonds nécessaires ?

Enfin argument d'ordre plus général : « La vaccine considérée comme avantageuse est utile à tous les hommes, de quelque classe qu'ils soient ; l'humanité surtout n'admet point de différence de rang, elle s'applique au riche comme au pauvre, la vie de tout individu est également précieuse aux yeux du gouvernement. »

On le comprend, il n'y avait encore sur la vaccine, aucune véritable instruction gouvernementale. Il faut attendre la fin de l'an XI et les circulaires de Chaptal, pour voir les administrations locales intervenir.



CHAPITRE IV

L'Inoculation de la Vaccine

par A. L. Blanche ⁽¹⁾

(AN X)

I

Doit-on préparer ceux que l'on inocule de la vaccine ?

Si les anciens inoculateurs de la petite vérole humaine, pouvaient être excusés dans les grandes préparations qui précédaient leurs inoculations, c'est qu'ils donnaient réellement la petite vérole, au lieu d'en préserver les sujets. Cependant, j'estime que dans l'inoculation de la vaccine, les préparations antécédentes ne sont point à rejeter, mais elles doivent avoir une tendance, vers le développement de cette maladie ; elles sont donc nécessaires aux enfants maladifs et aux personnes âgées, chez qui le système épidermoïde à acquis de la du.été.

Dans la classe générale des enfants, toute préparation est inutile et superflue, à moins qu'on ne veuille fasciner les yeux du public, comme le faisaient quelques anciens inoculateurs. Le mouvement qui s'opère dans l'inoculation de la vaccine sur celui qui a été opéré, ne peut être regardé comme une maladie. La fièvre qu'elle cause, est à peine sensible chez beaucoup d'entr'eux ; il est rare qu'elle empêche les enfants de prendre leurs exercices accoutumés ; l'appétit et la gaité sont toujours les mêmes ; le malaise est plus sensible chez les adultes, mais il n'est pas inquiétant.

Ainsi, on n'est pas fondé à se former des craintes chimériques, pour une maladie aussi légère ; ceux qui prétendent qu'on doit faire de grandes préparations, n'ont pas les connais-

(1) Extrait des « *Recherches historiques sur l'Ancienneté de la vac-*

sances requises pour cette inoculation, ou ils veulent retarder, par des causes qui ne sont connues que d'eux, la propagation de cette méthode.

Cependant, telle simple et facile qu'elle soit, il serait dangereux qu'elle fut pratiquée par tout le monde. Sans qu'il soit absolument besoin d'avoir de grandes connaissances, encore faut-il savoir l'appliquer, et bien juger si l'inoculé éprouve les symptômes du développement vaccinal ; autrement de nombreuses erreurs s'en suivraient, et la méthode tomberait en discrédit, par la faute des inoculateurs ; ce qui est déjà arrivé.

Je n'ai jamais préparé ceux que je devais soumettre à cette inoculation, hors le cas de maladie, d'infirmité ou de trop de dureté du système épidermoïde ; ainsi tous ceux qu'on m'a présenté, lorsqu'ils n'étaient pas dans ces cas là, ont été inoculés de la vaccine, sur le champ.

On peut inoculer la vaccine à toute heure, en tout temps et à tout âge, et il serait sinon superflu, au moins inutile, de faire usage des moyens préparatoires, chez ceux qui se portent bien. On pourrait même s'exposer à affaiblir le sujet, ou à faire naître en lui une maladie qui serait absolument étrangère à l'inoculation. Les anciens inoculateurs qui connaissaient la marche de la petite vérole, se gardaient bien d'employer aucun de ces moyens, et depuis plus de 20 ans, il n'y avait que les ignorants ou les charlatans qui fissent un grand appareil de cette méthode.

II

Quel est le meilleur fluide vaccin, propre à l'inoculation ?

Lorsque la vaccine existe dans un pays, il faut toujours employer le fluide vaccin frais, en le prenant des vésicules de ceux qui ont été précédemment inoculés, du 8^e au 11^e jour de son insertion au moins, dans nos départements du Nord ; plutôt on en trouverait difficilement, plus tard on courrait les risques de ne produire aucun effet, ou de donner ce qu'on appelle *une fausse vaccine*.

Il n'y a point de règle sans exception. Lorsque le travail du développement vaccinal a été retardé par une cause telle qu'elle ; ce qui s'aperçoit aisément par l'homme expérimenté, qui a suivi les temps et les périodes de cette maladie, lorsque, par exemple, l'inflammation aréolaire a conservé un beau rouge vif, on peut encore prendre du fluide dans la pustule pour le transmettre à un autre, jusqu'au 22^e jour de son insertion ; ce que j'ai fait, et ce qui m'a très bien réussi.

III

Comment obtient-on du fluide vaccin, et quels sont les moyens qu'on emploie pour le conserver longtemps.

On obtient du fluide vaccin, en faisant une ou plusieurs piqûres au milieu du bourlet vésiculaire, et dont il sort au bout de quelques instants, une liqueur limpide, semblable à la gouttelette d'eau qu'on voit au sommet des herbes, dans une belle rosée du printemps. Ces piqûres, doivent être faites avec légèreté, et dans le lieu indiqué ; autrement on courrait le risque de faire sortir du sang ; ce qui n'empêcherait pas le fluide d'être bon, mais qui pourrait épouvanter l'enfant qui le donnerait.

On peut conserver le fluide vaccin longtemps, soit sur le verre ou sur des fils imprégnés. Valentin, Decarro et Pearson rapportent chacun un exemple, que ce fluide desséché s'est conservé intact pendant plusieurs mois. Je l'ai conservé sur des lancettes bien polies 20 jours, et sur des verres à lunettes 35 jours. Pour imprégner les fils, il faut les passer lentement sur les pustules ouvertes, afin que l'imbibition s'opère ; quant aux verres, on les applique sur la pustule ouverte, en faisant une légère pression. On peut, avec les mêmes verres, envoyer du fluide vaccin desséché, et des fils imprégnés, interposés entre les deux morceaux qu'on applique ensemble, et qu'on peut lutter.

Celui qui veut s'en servir ainsi, doit délayer le fluide vaccin, en dessiccation, sur le verre, avec de l'eau froide ; il

doit aussi humecter les fils, par le même moyen. Le fluide vaccin, ainsi envoyé, présente un double avantage à l'inoculateur, en ce qu'il peut inoculer par les piqûres et par les fils.

IV

Comment le fluide vaccin reste-t-il dans le lieu de l'insertion, et sur quelle partie exerce-t-il son influence ?

L'instrument qui est chargé de déposer le fluide vaccin, sur la partie qu'on veut inoculer, la divise en même temps ; cette division, quoique petite, comprend cependant les systèmes épidermoïde, nerveux, vèneux, artériel, cellulaire, absorbant et exhalant. Ce fluide inséré sous l'épiderme, s'adhère aux bords de la plaie ; le peu de sang qui en sort, se desséchant à son extérieur, forme un corps agglutinatif et solide, qui s'oppose à toute déperdition dans cette petite partie ; le système séreux, qui est porté sans cesse du centre à la circonférence, pour former l'insensible transpiration, arrivé à l'extrémité des pores exhalants, s'y trouve arrêté, et s'unit au système muqueux ; le système absorbant reprend une partie de ces liqueurs unies, qui se trouvent reportées de la circonférence au centre ; c'est dans ces divers mouvements que le levain vaccin entre en fermentation, et qu'il acquiert une force suffisante à son développement.

Ce fluide, ainsi élaboré, se fixe dans le système cellulaire ; les houpes nerveuses sont irritées par sa présence ; un léger engorgement a lieu ; ce qui fixe dans cette partie, une plus grande quantité de calorique, et qui fait naître la première inflammation ; le levain vaccin acquiert, par cette chaleur, plus de force, et est poussé à la périphérie, par l'orgasme des parties ; alors il paraît, au milieu de l'inflammation, une petite vessie qui grossit insensiblement, à fur-et-mesure que le fluide vaccin augmente et distend les cellules dans lesquelles il est enfermé ; une fois arrivé à son plus haut degré de développement, le fluide vaccin, qui avait conservé sa propriété transmissible, dégénère et devient purulent ; dans cet état, les cloisons qui partageaient les cellules entr'elles, se détruisent ; la matière alors forme un tout

uni, qui s'épaissit, et donne naissance à la croûte qui remplace la pustule.

La pustule peut augmenter de volume, dans le cas ordinaire jusqu'au 15^e jour, et même plus tard. Cela dépend du sujet vacciné, qui a la peau plus ou moins tendre, ou du développement plus rapproché ou plus retardé du fluide vaccin ; ce qui arrive toujours, pendant le temps de l'inoculation, à ceux qui éprouvent une maladie. Le développement primitif se fait en général du 4^e au 5^e jour, quelquefois plus tôt, quelquefois plus tard. On aperçoit au lieu de l'insertion une rougeur, au milieu de laquelle s'élève une vésicule qui croît seulement jusqu'à son dernier état, et forme un bourrelet bien marqué ; la dépression centrale correspond à la piqûre ; la pustule est sillonnée de la circonférence au centre, forme des rayons convergents, qui semblent répondre aux cloisons cellulaires ; ils sont d'un gris un peu plus foncé que leur intervalle, qui est d'un gris perlé-clair.

La pustule arrivée à son plus haut degré de développement se change en croûte, la dessication commence toujours au centre, et sur le lieu de l'insertion ; à fur et mesure qu'elle augmente, l'inflammation aréolaire diminue, et lorsque la croûte s'est emparée à peu près de la moitié de la pustule, l'aréole change de couleur, de rouge vif qu'elle était, elle prend une teinte rembrunie, et forme trois nuances, dont la plus éloignée de la pustule est d'un brun grisâtre ; celle du centre, d'un brun pâle et celle de la base, d'un rouge foncé ; ces trois nuances ressemblent assez, par leur forme et leur variété, à un arc-en-ciel ; la croûte qui remplace la pustule, une fois formée, est d'un gris brun glacé. Il semble que cette métamorphose soit le produit du sang qui a séjourné dans les petits capillaires sanguins, puisque, dans cet état, la peau qui l'environne, reprend sa couleur naturelle.

Cette croûte tombe ordinairement du 25 au 35^e jour, quelquefois plus tard et rarement plutôt ; la cicatrice qu'elle laisse après elle, est grande et profonde, en raison du plus ou moins de développement de la pustule vaccinale. Mais dans tous les cas, elle a une forme ronde, et est rayonnée de la circonférence

au centre ; la couleur est d'un gris terne, qui dure long-temps ; cette marque restera imprimée au système dermoïde des inoculés, pour toujours.

V

De l'inoculation de la vaccine

Cette opération a beaucoup de rapport avec l'inoculation variolique. On peut introduire le fluide vaccin dans le système absorbant, soit avec le fil, soit avec la lancette, ou tout autre instrument piquant et tranchant sur les côtés ; mais le fil et la lancette sont préférables.

Quand on vaccine de bras à bras, on prend une lancette à grain d'avoine ; on fait à la pustule de celui qui donne le fluide vaccin, une ou plusieurs piqûres, au milieu du bourrelet circulaire ; il sort de ces piqûres, au bout de quelques instants, une liqueur claire, qu'on recueille avec le bord et près la pointe de la lancette, qui, d'une main, est présentée au lieu où l'on veut faire l'insertion, tandis que de l'autre, on tend la peau, en fixant la partie où on va la faire.

Si c'est au bras qu'on veut inoculer, on s'y prend de même que si l'on voulait faire une saignée ; on porte la pointe de la lancette presque perpendiculairement sur la partie, et aussitôt qu'elle est entrée sous l'épiderme, d'une demie ligne, on baisse le talon de l'instrument, de manière qu'il décrive un angle aigu, avec l'endroit piqué. On enfonce plus ou moins la lancette pourvu que cela n'excède pas deux lignes ; le pouce qui servait à étendre la peau et à fixer la partie, est porté sur la piqûre et la pointe de l'instrument, afin qu'en la retirant, la matière reste en place.

Les piqûres se répètent ordinairement deux fois sur chaque bras ; je connais des inoculateurs qui en font jusqu'à six et sept à chaque ; quant à moi, je n'en ai jamais fait plus de deux à chacune de ces parties, et j'estime qu'une suffirait, si l'on ne craignait de manquer l'opération.

La gouttelette de sang qui sort de la petite plaie, doit rester et se dessécher dessus, autant qu'il est possible, pour que

cette opération réussisse ; car autrement on courrait les dangers, si on enlevait le sang de suite, d'entraîner avec lui le fluide inséré ; ce qui ne produirait aucuns résultats, et pourrait rebuter l'inoculé.

Cependant j'avoue que, nombre de fois, j'ai vu des enfants indociles, et que, forcé de les inoculer comme à la volée, sans pouvoir diriger l'instrument à ma volonté, ni mettre le pouce sur la lancette, pour l'essuyer, je ne faisais même qu'effleurier l'épiderme, ou s'il m'arrivait de les piquer assez profondément, pour produire trois ou quatre gouttes de sang, j'ai toujours obtenu un succès égal et complet. J'ai, plusieurs fois, fait de très-petites piqûres, en forme d'égratignures, et j'ai obtenu de belles pustules ; d'autres fois, j'en ai fait de profondes, qui pourtant n'excédaient pas une ligne et demie, j'ai vu même des enfants qui, en s'agitant, se faisaient piquer imperceptiblement, et auxquels il venait des pustules à l'endroit piqué. A la vérité, ces pustules étaient toujours plus petites que les autres.

Quand on insère le fluide vaccin avec le fil, il faut faire une petite incision très-superficielle, de trois lignes de longueur. On coupe deux lignes du fil imprégné. On l'humecte avec de l'eau froide, afin de délayer le fluide desséché ; on le couche dans cette petite plaie, et on l'y assujettit avec un morceau de taffetas gommé, ou avec une compresse soutenue d'une bande, mais ce moyen ne doit être employé que quand on ne peut se procurer de la matière fraîche, et encore il vaudrait peut être mieux se servir du fluide gardé sur la pointe de lancettes bien polies, ou sur des verres, tels que ceux dont on fait des lunettes.

Il ne suffit pas de laisser sécher le sang sur les piqûres, ou de mettre du taffetas, pour contenir les fils, il faut encore que l'inoculé ne se gratte pas, et qu'on ait grand soin de ne pas lui froisser l'endroit inoculé, par de forts attouchements, ou toute autre cause qui serait dans le cas de détruire la pustule naissante. Autrement, on aurait le désagrément de ne point voir une belle pustule, et d'avoir une suppuration qui dure quelquefois long-temps, qui gêne le malade, et les personnes qui en ont soin, et quelquefois même de donner ce qu'on appelle une fausse vaccine.

VI

Du développement de la pustule, et des symptômes caractéristiques de la vaccine

Les deux premiers jours, il y a rougeur au lieu de l'insertion ; le 3^e elle disparaît ; le 4^e et quelquefois le 5^e, un petit point rouge se fait appercevoir, il ressemble assez à la morsure d'une puce. Il y a un petit point brun au milieu, et l'inoculé ressent une légère démangeaison ; le 5^e ou le 6^e, on aperçoit une petite élévation vésiculaire, avec dépression au centre ; la vésicule augmente chaque jour, si le fluide a excité assez de fermentation dans les autres liqueurs ; le 7^e jour, la pustule se développe, en conservant sa dépression centrale, de manière que les bords forment un bourrelet circulaire, grisâtre et transparent dans plusieurs de ses parties ; l'aréole inflammatoire qui avait paru dès le 4^e ou 5^e jour, s'accroît et devient plus considérable.

Le 8^e jour, la pustule augmente encore de volume ; l'inoculé éprouve quelquefois un embarras douloureux sous les aisselles ; il y a toujours un mouvement fébrile plus ou moins fort, malaise, et quelquefois envie de vomir, accompagnée d'une légère chaleur aux joues et aux mains. Le 9^e jour, l'inflammation a beaucoup augmenté : il y a engorgement et dureté à la base de la pustule, et quelquefois un mouvement de fièvre se fait encore sentir ; le 10^e jour, la pustule est parvenue assez souvent à son plus haut degré, la fièvre a cessé, l'aréole est très étendue, et lorsqu'il y a plusieurs piqûres faites au même bras, cette aréole se confond avec celle de la pustule voisine, et produit quelquefois de l'embarras dans le bras et même jusqu'à l'avant-bras.

On peut faire indifféremment l'inoculation de la vaccine ; mais cependant on préfère, sur toutes les parties du corps, les extrémités tant supérieures qu'inférieures. On choisit ordinairement la partie moyenne et antérieure du bras, pour cette opération ; ce lieu est plus commode, et pour l'inoculateur, et pour l'inoculé.

La nature du fluide vaccin n'est pas connue ; j'ignore si quelques chimistes en ont fait l'analyse. Cette liqueur desséchée, ressemble parfaitement à du verre fondu : elle n'est point susceptible de se volatiliser ; ainsi, quand elle ne produit pas un développement au lieu où elle a été insérée, c'est qu'elle est dégénérée, ou l'inoculateur ne l'a pas assez délayée, ce qui se reconnaît facilement. Pour qu'elle soit bien délayée il faut que l'eau, unie au fluide vaccin, ressemble à de l'huile terne ; sans quoi, on est exposé à manquer l'inoculation.

VII

Survient-il des accidents pendant ou après l'inoculation de la vaccine ?

Les accidents qui arrivent pendant, ou après cette inoculation, se réduisent à peu de choses. Ils sont de quatre espèces ; le 1^{er} et le plus considérable, est ce qu'on appelle une *fausse vaccine*, qui tire sa cause de ce que la vésicule naissante a été arrachée ; elle se reconnaît aisément, comparée avec la vraie vaccine, qui produit toujours une pustule régulière, tandis qu'au contraire, dans la fausse, il se forme une croûte irrégulière, qui tombe et se reproduit plusieurs fois. Cette reproduction est entretenue par un suintement fermenteux du fluide vaccin, resté aux embouchures des pores exhalants : sa terminaison est plus prompte que celle de la vraie vaccine ; le 2^e est aussi ce que l'on appelle une *fausse vaccine*, qui arrive sans que l'inoculé se soit arraché. Elle tire sa cause de ce que l'inoculé de la vaccine l'avait eue précédemment, ou qu'il avait eu la petite vérole, ou par contagion, ou par inoculation ; dans ce cas, le travail est prompt, la fermentation du fluide vaccin est bornée aux piqûres, et se développe du 2^e au 3^e jour, le bouton est conique, il n'y a point de dépression au centre, son inflammation est d'un rouge terne, et ce bouton tombe en dessiccation du 7^e au 8^e jour de son insertion ; le 3^e consiste dans une inflammation plus considérable que dans l'état ordinaire du développe-

ment vaccinal ; quelquefois elle est érysipélateuse ; j'en ai vu avoir de légers phlegmons : la cause de ces phénomènes est assez souvent le produit de la réunion des aréoles d'une pustule à l'autre, ou de ce que les malades ont trop fatigué ou forcé les parties inoculées ; le 4^e prend sa cause dans les coups ou les arrachures des pustules, lorsqu'elles sont arrivées à leur état ; ce qui détermine une suppuration plus ou moins grande.

Le moyen de faire disparaître le premier accident, est de réinoculer la vaccine ; ce qui réussit presque toujours à la 2^e ou 3^e fois. Il n'y a rien à opposer au 2^e accident, puisqu'il dépend de l'insusceptibilité qu'à le sujet de prendre la vaccine ; quant au 3^e il suffit de bassiner les parties enflammées avec l'acétite de plomb, (Extrait de Saturne). Si la tension est trop forte, on doit appliquer un cataplasme anodin, arrosé de la même liqueur ; la cure s'opère promptement ; le 4^e est plus difficile à dompter, les cataplasmes émollients doivent être mis en usage, il ne faut jamais les employer sans succès. Lorsqu'il y a des chairs fongueuses qui excèdent le niveau de la peau, il faut appliquer dessus la charpie sèche et la saupoudrer, quelquefois même avec de légers escarrotiques ; la cicatrice s'opère aisément, sans que la santé du malade en soit altérée.

D'après cet exposé existe-t-il une *fausse vaccine* ? quelle peut en être la cause ?

La cause de la *fausse vaccine* vient, comme je l'ai déjà dit, de ce qu'on soumet à cette inoculation, des sujets qui ont déjà été vaccinés, ou qui ont eu la petite vérole, et chez lesquels il est démontré que la vraie vaccine ne saurait se développer, ou de ce qu'on emploie de la matière trop altérée, ou en ce qu'elle est appliquée par des mains inexercées ; hors cela, on ne rencontrera jamais de *fausse vaccine* ; je dois cependant faire remarquer que, quoiqu'on inocule la vaccine à tout âge et en toutes saisons, le fluide vaccin se développe mieux chez les enfants que chez les adultes, et qu'il y produit un effet plus sensible, pendant l'Automne, l'Hiver et le Printemps que pendant les chaleurs de l'Été.

Ainsi toutes les fois que cette méthode sera mise en pratique, par des hommes prudents et éclairés, et que les inoculés seront assez surveillés, tous ces accidents n'arriveront pas. Je le répète encore, on ne peut être trop en garde contre une méprise qui exposerait l'inoculé à ne point éprouver les bons effets de la vaccine, perdrait de réputation l'inoculateur, et porterait en même temps à cette découverte, une atteinte funeste.

Si jusqu'ici l'inoculation de la vaccine n'a pas encore eu l'assentiment général, c'est qu'il y a eu des hommes qui l'ont vraiment compromise ; ce qu'a dit Tissot à l'égard de l'inoculation variolique est très applicable à celle de la vaccine, (proscrire ou diffamer cette méthode, parce qu'elle a été mal appliquée par des étourdis ou des ignorants, ce serait manquer d'équité, et se livrer à l'esprit de parti, toujours aveugle et malfaisant. *Avis au peuple sur sa santé*, 272). Il est en effet certain qu'il y a eu des hommes qui ont fait usage de cette nouvelle méthode, à dessein de la diffamer, en vaccinant des enfants avec une matière dont ils savaient bien n'obtenir aucuns résultats, afin de faire croire que cette méthode n'était qu'idéale et trompeuse ; ils les inoculaient après, avec de la petite vérole, pour prouver au public que la vaccine n'avait aucunes vertus préservatrices. Quand l'homme s'applique à faire le mal, tous les moyens lui sont bons, pour entraver la marche du bien. Les débats qui eurent lieu dans une partie de l'Europe, et particulièrement en France, sous le règne du régent, dont la mort empêcha de faire répéter les expériences qui avaient été faites à Londres, sur l'inoculation de la petite vérole, le prouvent évidemment. Quoique les célèbres Dodard, Chirac, Helvétius, Falconet, et Astruc, approuvassent cette inoculation, et que neuf docteurs de la Sorbonne, eussent donné un avis en sa faveur ; la mort de ce chef de l'Etat, ralluma les passions et les haines, les amis de l'humanité furent traités de criminels et de meurtriers, les inoculateurs de bourreaux et d'imposteurs, les inoculés, de dupes et d'imbéciles. Cette lutte affligeante dura longtemps, et quoique des Académiciens, étrangers à l'art de guérir, eussent pris la défense de cette méthode, cela n'empêcha pas le parlement de Paris de rendre un arrêté le 8 Juin 1763,

par lequel il ordonnait aux Facultés de théologie et de médecine, de donner leur avis sur l'inoculation variolique ; qui croirait que ces trop fameuses Sociétés auraient décidé qu'on pouvait provisoirement la tolérer, pourvu qu'elle ne fut point pratiquée dans Paris, ni ses faubourgs ; ô lumière ! Serions-nous donc condamnés à être les témoins muets de circonstances et de faits aussi ennemis du progrès de l'art de guérir et verrions-nous se renouveler, contre les inoculateurs de la vaccine, des persécutions d'autant plus funestes à la conservation de l'espèce humaine, qu'on y ferait une seconde fois intervenir l'autorité.

VIII

Peut-on prendre, sans danger, le fluide vaccin sur tous les inoculés

Je sais qu'on a pris du fluide sur des personnes affectées de maladies psoriques, qu'on l'a inséré à des enfants bien portants, sans qu'il ait produit chez eux aucune espèce de maladie. En tout état de cause, je conseille de le prendre sur les sujets en bonne santé, car, s'il arrivait, à la suite de l'inoculation de la vaccine, une éruption, les parents et le public ne manqueraient pas d'en attribuer la cause à l'impureté du fluide vaccin ; je conseille aussi de préférer celui des enfants à celui des adultes, par la raison qu'il a toujours plus d'activité ; il faut aussi le prendre dans les pustules qui suivent dans leur développement les temps et les périodes ordinaires ; il est arrivé souvent d'en prendre dans celles qui se développent quelques jours après les autres, il ne produit alors aucun effet ; ce qui est toujours désagréable.

Ainsi lorsqu'il arrivera qu'une pustule se développe trop tôt ou trop tard, il faudra être circonspect, pour employer la matière qu'elle produira ; on voit assez souvent que, sur quatre piqûres qu'on aura fait, une produira une pustule du 2^e au 3^e jour, tandis qu'une autre ne paraîtra que du 4^e au 5^e jour (époque ordinaire) et que les autres ne se développeront que tardivement, c'est à dire du 8^e au 9^e jour, et même plus tard ;

ces pustules sont plus petites, et produisent du fluide vaccin qui rarement réussit à l'inoculation.

IX

*La petite vérole peut-elle, sur le même sujet,
se développer en même temps que la vaccine
et quel est l'avantage que celle-ci a sur la petite vérole*

La petite vérole peut se développer en même temps que la vaccine sur le même sujet ; ce développement est indépendant de l'inoculation de la vaccine ; ce phénomène ne se rencontre que dans les lieux où l'air est chargé de miasmes varioliques ; j'ai eu occasion de l'observer sur trois enfants, du nombre des 602 que j'ai inoculés de la vaccine en l'an IX ; chez le premier, les signes précurseurs de la petite vérole, se manifestèrent le premier jour de l'inoculation ; chez le 2^e, ils n'eurent lieu que le troisième jour ; et chez le 3^e, ils ne parurent qu'au 7^e jour de l'insertion. Tous trois eurent une petite vérole confluente, qui n'empêcha pas le cours de la vaccine qui n'a paru neutraliser la fougue variolique. Ces trois enfants ont joui d'une bonne santé, et feront le sujet de trois observations différentes.

L'inoculation de la vaccine a un avantage sensible sur celle de la petite vérole, 1^o en ce qu'elle n'a point encore paru, jusqu'à présent, être contagieuse ; 2^o qu'elle n'altère en rien les traits ; et qu'elle n'offense point les organes des sens ; les effets étant bornés au lieu de l'insertion ; 3^o qu'elle ne dérange que très faiblement la santé des inoculés, que par conséquent elle ne peut causer une maladie mortelle ; 4^o qu'elle peut être administrée dans toutes les saisons de l'année, et à tous les âges, chez l'enfant qui vient de naître, chez les vieillards, et même chez les femmes enceintes.

Si le mauvais génie n'eut pas, depuis que cette méthode est connue ici, dirigé la conduite de certains officiers de santé, la société n'aurait pas à regretter, et l'époux n'aurait pas à verser des pleurs sur la tombe de son infortunée moitié, et de l'enfant à qui elle venait de donner le jour, qui, l'un et l'autre,

sont descendus au tombeau, par les suites de la petite vérole, qui, peut-être, leur a été communiquée par celui même qui s'est opposé à ce qu'ils jouissent des bienfaits de la vaccine. Aveugle confiance ! pourquoi donc nous livrer sans cesse à des hommes qui en abusent aussi étrangement ? Est-ce que l'exemple du passé ne suffisait pas au présent et à l'avenir ? Ne saviez-vous pas qu'une vertueuse et tendre mère, pour soustraire ses enfants à ce fléau redoutable, avait fait porter chez eux le germe de cette maladie afin de les garantir de la contagion ; que, tourmentée par l'envie de les presser dans ses bras, elle gagna d'eux cette redoutable maladie, dont elle faillit être la victime ?

Si tous ces exemples ne vous suffisaient pas, pour vous convaincre de la nécessité de jouir de l'inoculation de la vaccine, rappelez-vous les désastres que la petite vérole a causé chez les humains ; éloignez de vous ces conseils perfides qui vous exposent aux plus grands dangers ; rapportez-vous en à ceux qui ne mettent d'autre intérêt, dans l'exercice de leur art, que celui de vous être utile ; méfiez-vous de l'immoralité, comme du faux savoir ; confiez-vous à la vertu et au désintéressement. Si toutes les parties de l'art de guérir, étaient exercées par des hommes prudents et instruits, nous cesserions bientôt de gémir sur les fautes commises par l'ignorance et la mauvaise foi. Si la vaccine ne tombe pas entre leurs mains, elle triomphera bientôt des préjugés. Tranquilisez-vous, peuple confiant, et vous, jeunes officiers de santé, ne vous effrayez pas des grands mots que jettent en avant quelques hommes à gages, la vaccine n'en sera pas moins une des plus précieuses découvertes de l'art de guérir.

CHAPITRE V

Première organisation officielle de la Vaccination dans le département de la Seine-Inférieure (AN XII)

*Arrêté du Préfet de la Seine-Inférieure
du 20 Nivôse an XII de la République Française*

Le Préfet du Département de la Seine-Inférieure,
aux citoyens du Département.

Le Département a éprouvé tout récemment encore les ravages de la petite vérole, ce fléau des peuples modernes, et qui les décime à des intervalles inégaux.

L'art de guérir, si perfectionné de nos jours, n'avait trouvé à lui opposer que l'inoculation : ce moyen bon en soi, n'était cependant pas sans danger ; on citait contre lui des exemples malheureux. Son pouvoir se bornait d'ailleurs à atténuer les effets de la petite vérole, mais il ne suffisait pas pour la détruire ; il en perpétuait même le germe dans l'espèce, pour l'éteindre dans l'individu.

L'inoculation, en ôtant à la maladie sa plus grande malignité lui laissait ses dégoûts, et exigeait l'emploi de moyens curatifs toujours dispendieux. Il fallait donc pour s'y soumettre, une sorte de résignation courageuse dont tous les hommes ne sont pas également capables, et ce degré d'aisance qui rend indépendant du présent et permet de faire des sacrifices à l'avenir. Cette dernière considération a retenu l'inoculation dans les hautes classes de la société ; elle n'a jamais pu descendre à celle du peuple, qui trouve assez tôt sa ruine dans les maladies que la nature lui départ, sans se soumettre à celles que la prévoyance de l'art aurait voulu lui donner.

Aussi, la petite vérole a-t-elle conservé au milieu de nous toute son intensité, jusqu'à l'instant de l'introduction de la vac-

cine. Cette heureuse découverte fut faite, il y a vingt ans, chez un peuple voisin, par un de ces génies bienfaisans que ce peuple donne quelquefois au monde, comme pour se réconcilier avec lui, et expier les torts que son gouvernement a constamment avec l'humanité.

Cette méthode nouvelle a, sur l'inoculation, d'immenses avantages : 1^o elle est comme l'inoculation, et à un degré bien supérieur à l'inoculation, le préservatif spécifique de la petite vérole ; 2^o elle substitue une maladie légère, dont la sphère d'activité n'a pour ainsi dire, d'étendue, que celle qu'il plait de lui donner, à une maladie grave, dont l'explosion est toujours incalculable ; 3^o elle ne compromet jamais l'existence ni les organes de ceux qui s'y soumettent, elle garantit au contraire ces formes extérieures, dont la beauté est un des charmes de la vie ; 4^o ce mal salulaire et léger n'est en aucune sorte contagieux, et ne peut se communiquer par aucune fréquentation ; 5^o il n'exige point de traitement ; l'art fait à la nature une douce violence, et la nature fait le reste.

Il ne faut pas prendre ces faits pour des espérances conçues dans l'enthousiasme qu'inspirent si souvent des nouveautés ou de vieilles erreurs rajeunies ; ils sont avérés et constatés avec une sorte d'exactitude religieuse. Le temps des systèmes et des partis est passé pour la médecine, comme pour tout autre branche des connaissances humaines. Là, comme ailleurs, on ne sait plus qu'examiner avec soin, et comparer avec lenteur, pour juger avec certitude. La découverte de la vaccine a été soumise à quatre années d'expériences et d'observations faites en grand, sur des milliers de sujets, et sous les yeux du Gouvernement, par ce que la capitale offre d'hommes les plus recommandables pour le savoir, les lumières et la générosité ; et ces mêmes expériences ont été répétées et suivies dans les départements par des hommes non moins éclairés, et qui portaient au même degré le zèle pour les progrès de la science et l'amour de l'humanité.

Le résultat de ces observations est consigné dans un ouvrage authentique, dans le rapport du Comité Central de Paris, imprimé et répandu par ordre du Gouvernement. Ce rapport n'aurait même pas besoin de cette sanction pour obtenir une

entière confiance, elle serait dûe à la bonne foi avec laquelle les faits y sont rapportés, à cette série d'observations dont chacun peut être juge, enfin à cette méthode nouvelle qui fait naître la conviction pour tout le monde, sans chercher à l'imposer à personne.

Déjà même la découverte de la vaccine ne trouve plus d'incrédules. On est d'accord que si l'on pouvait en rendre l'usage général, on parviendrait en peu de temps à l'extinction du germe variolique ; enfin si elle pouvait rencontrer encore des contradicteurs, toujours serait-il vrai que son usage, quelque étendu qu'il fût, ne pourrait apporter aucun dommage à ceux qui ne l'adopteraient pas.

On est donc à la veille de réaliser l'une des plus belles conquêtes que l'art de guérir ait faite sur l'infirmité humaine, et il est impossible de ne pas en saisir les moyens avec empressement. La disparition du germe variolique doit avoir sur la population, sur la santé, la beauté, le bonheur des races futures, une si haute influence, que l'administration, qui doit toujours, dans sa prévoyance, unir l'avenir au présent, serait coupable si elle négligeait un aussi grand résultat.

Mais comme elle ne peut qu'éclairer sans contraindre, elle appelle à concourir avec elle, les hommes distingués qui professent l'art de guérir, les membres des lycées, des académies et des sociétés savantes, les fonctionnaires publics, et les hommes vertueux sans éclat, qui, retirés au fond des campagnes, laissent à d'autres le mérite de bien dire, et gardent pour eux celui de bien faire.

L'Administration invoque surtout le concours de MM. les curés ; c'est à eux qu'il appartient de faire circuler la conviction jusque dans les dernières classes de la société. Ils sont intéressés à prévenir le malheur, puisqu'ils sont toujours appelés à le secourir. Ils ne peuvent faire un plus digne usage de l'empire qu'ils exercent sur l'opinion, et de cet ascendant sur les esprits, qui permet à quelques législateurs de faire un devoir de religion, de ce dont la nature avait fait une loi de climat.

C'est dans l'espoir d'obtenir, en faveur de l'humanité, ce concours touchant de tous les vœux et de toutes les volentés, que le Préfet a pris l'arrêté qui suit :

Article Premier. — Un Comité central de vaccine est établi dans la ville de Rouen.

Art. II. — Ce Comité est composé des officiers de santé qui auront reçu des commissions spéciales pour propager la vaccine, soit dans les établissements publics, soit dans les arrondissements, ainsi qu'il sera expliqué ci-après.

Art. III. — Le Comité aura dans son sein un bureau permanent de correspondance, auquel les autres membres, nommés dans l'étendue du département, rendront compte des expériences qu'ils feront : le bureau leur transmettra les renseignements dont ils auront besoin, et tous les moyens d'exécution qu'il pourra lui même recevoir du Gouvernement.

Art. IV. — Le bureau de correspondance sera composé de sept membres, qui sont les citoyens :

Gosseau, médecin à Rouen, membre du jury de médecine ; Roussel, médecin en chef de l'Hospice d'Humanité, à Rouen ; Laumonnier, membre associé de l'Institut, chirurgien en chef de l'Hospice d'Humanité, à Rouen ; Maury, chirurgien en chef de l'Hospice Général, à Rouen ; Robert, pharmacien à l'Hospice d'Humanité ; Lamauve, chirurgien à Rouen ; Blanche, chirurgien à Rouen.

Art. V. — Le bureau de correspondance nommera parmi ses membres un président et un secrétaire.

Ces nominations seront renouvelées tous les six mois.

Le bureau s'assemblera aux jours par lui désignés à l'Hôtel de la Mairie.

Art. VI. — Il y aura une salle de vaccine dans les Hospices ci-après désignés : savoir :

L'Hospice d'Humanité, à Rouen ; l'Hospice des Malades au Havre ; l'Hospice de Montivilliers ; l'Hospice de Dieppe ; l'Hospice des Enfants trouvés ; l'Hospice de Caudebec ; l'Hospice de Lillebonne ; l'Hospice d'Elbeuf ; l'Hospice de Neufchâtel ; l'Hospice d'Aumale ; l'Hospice de Blangy.

Art. VII. — Les officiers de santé attachés à ces divers hospices, sont membres du Comité Central, et correspondront avec lui pour tout ce qui concerne la vaccination.

Art. VIII. — Tout individu admis temporairement ou à perpétuité dans les Hospices cités en l'article VI, et dans les autres établissements publics, s'il n'a pas eu la petite vérole, sera soumis à la vaccination dans le mois qui suivra la publication du présent arrêté.

Art. IX. — Tous ceux qui y seront admis par la suite, subiront la même épreuve.

Art. X. — A l'avenir les bureaux de bienfaisance enverront au membre du Comité Central demeurant dans l'arrondissement le plus voisin, la liste des indigens admis à la distributions des secours publics ; ils seront vaccinés gratuitement, et recevront du bureau de bienfaisance les médicamens nécessaires.

Art. XI. — Les administrateurs des établissements publics feront payer les frais de vaccination comme les autres dépenses de la maison.

Art. XII. — Désormais, nul élève ne sera reçu dans les lycées, les écoles secondaires et primaires, qu'il n'ait été soumis à la vaccine, s'il n'a pas eu la petite vérole.

Art. XIII. — Indépendamment des salles de vaccination prescrites par les articles ci-dessus, il sera délivré des commissions aux officiers de santé ci-après dénommés, qui seront en conséquence membres du Comité Central, savoir :

A Rouen, les citoyens Guersent, médecin et professeur de botanique ; Desalleurs, médecin ; Vigné, médecin ; Seyer, chirurgien ; Demay, chirurgien ; Leprevost, chirurgien ; Hardy, chirurgien ; Jegu, chirurgien.

Dans le canton de justice de paix de Boos,

Le citoyen Cartier, demeurant en la commune du Mesnil-Raoult.

Dans celui de Buchy,

Le citoyen Bain, demeurant en la commune de Blainville.

Dans celui de Clères,

Le citoyen Dumont, demeurant en la commune de Blainville.

- Dans celui de Darnétal,
Le citoyen Lefebvre, demeurant à Ry.
- Dans celui de Duclair,
Le citoyen Dupuis, y demeurant.
- Dans celui de la justice de paix d'Elbeuf,
Le citoyen Peuffier, demeurant dans cette ville.
- Dans celui du Grand-Couronne,
Le citoyen Louis-Thomas Esmangard, y demeurant.
- Dans celui de Maromme,
Le citoyen Dieul, y demeurant.
- Dans celui de Pavilly,
Le citoyen Fournier, apothicaire et officier de santé,
y demeurant.
- Au Havre,
Le citoyen Planchon, y demeurant.
- Dans le canton de la justice de paix de Bolbec,
Le citoyen Lesourd, médecin, y demeurant.
- Dans celui de Criquetot-l'Esneval,
Le citoyen Lecharpentier, y demeurant.
- Dans celui de Fécamp,
Le citoyen Bouffey, y demeurant.
- Dans celui de Goderville,
Le citoyen Blanchard, officier de santé, à Bréauté.
- Dans celui d'Ingouville,
Le citoyen Godet, dit Premare, y demeurant.
- Dans celui de Lillebonne,
Le citoyen Chaptois, y demeurant.
- Dans celui de Montivilliers,
Le citoyen Avoine, y demeurant.
- Dans celui de Saint-Romain,
Le citoyen Delabardouillere, y demeurant.
- Dans celui d'Yvetot,
Le citoyen Pierre Gresset, y demeurant.
- Dans celui de Cany,
Le citoyen Pierre Renel, y demeurant.
- Dans celui de Doudeville,
Le citoyen Longuet, y demeurant.

- Dans celui de Fauville-en-Caux,
Le citoyen Lathan, y demeurant.
- Dans celui de Fontaine-le-Dun,
Le citoyen Saint-Martin, y demeurant.
- Dans celui d'Ourville,
Le citoyen Lelaumier, demeurant à Tiergeville.
- Dans celui de St-Vallery-en-Caux,
Le citoyen Grenier, y demeurant.
- Dans celui de Valmont,
Le citoyen Lemarchand, demeurant à Sassetot-Mau-
conduit.
- Dans celui d'Yerville,
Le citoyen Neuville, y demeurant.
- A Dieppe,
Le citoyen Joseph-Jacques Trouard-Riole, chirurgien, y
demeurant.
- Dans le canton de la justice de paix de Bacqueville,
Le citoyen Boulard fils, y demeurant.
- Dans celui de Bellencombre,
Le citoyen Seigneurgens, demeurant à Auffay.
- Dans celui d'Envermeu,
Le citoyen Lenoury, y demeurant.
- Dans celui d'Eu,
Le citoyen Jacques Ruault, y demeurant.
- Dans celui de Longueville,
Le citoyen Aureleac, y demeurant.
- Dans celui d'Offranville,
Le citoyen Paul Cocu, y demeurant.
- Dans celui de Tôtes,
Le citoyen Geslin, y demeurant.
- Dans celui de Neufchâtel,
Le citoyen Caron, y demeurant.
- Dans celui d'Argueil,
Le citoyen Noblet, y demeurant.
- Dans celui d'Aumale,
Le citoyen Boquet, y demeurant.

Dans celui de Blangy,
Le citoyen Boquet, y demeurant.
Dans celui de Forges-les-Eaux,
Le citoyen Ciseville, y demeurant.
Dans celui de Gournay,
Le citoyen Morin, y demeurant.
Dans celui de Londinières,
Le citoyen Henoque, y demeurant.
Dans celui de Saint-Saëns,
Le citoyen Baratte, y demeurant.

Art. XIV. — Les officiers de santé nommés en l'article ci-dessus, sont tenus de se rendre, deux fois l'année, dans la commune de l'arrondissement du juge de paix de leur domicile, pour y vacciner tous les individus qui n'auraient pas été atteints de la petite vérole.

Art. XV. — Ils feront connaître, huit jours à l'avance, au Maire de chaque commune, l'époque de leur arrivée ; celui-ci leur remettra la liste des sujets qui seront dans le cas d'être vaccinés, et les fera conduire devant l'officier de santé.

Art. XVI. — Tout officier de santé pourvu d'une commission pour vacciner, suivra l'opération, et en consignera le résultat, pour chaque individu, dans un état conforme au modèle ci-joint.

Art. XVII. — A la fin de chaque trimestre, il adressera la collection de ces états au bureau de correspondance du comité, qui en fera l'analyse, pour en rendre compte dans un rapport général, qui sera fait à l'expiration de chaque semestre.

Art. XVIII. — Les officiers de santé non pourvus de commission, sont invités à adresser au bureau de correspondance du comité central, leurs observations sur la vaccination.

Art. XIX. — Les curés et desservans sont invités à concourir, par tous les moyens qui sont en leur pouvoir, à la propagation de la vaccine.

Art. XX. — Le comité central de vaccine tiendra une séance générale et publique, dans le courant de ventôse et de fructidor de chaque année.

Art. XXI. — Le bureau de correspondance convoquera à cet effet pour le jour qu'il aura fixé de concert avec le Préfet, les membres composant le comité central.

Art. XXII. — Le jour de la séance sera publiquement annoncé, au moins huit jours à l'avance.

Art. XXIII. — Cette séance sera consacrée : 1^o à la lecture du rapport général prescrit par l'article XV ; 2^o à la lecture des mémoires particuliers qui pourraient être présentés par les membres du comité.

Art. XXIV. — Les rapports généraux seront imprimés et envoyés aux fonctionnaires publics du département.

Art. XXV. — A la séance qui aura lieu dans le cours de fructidor de chaque année, le Préfet proclamera les noms des officiers de santé qui auront concouru avec le plus de zèle à la propagation de la vaccine, et leur distribuera des marques distinctives de la gratitude de l'administration.

Art. XXVI. — La liste de ces citoyens sera envoyée au Gouvernement, et rendue publique par la voie de l'impression.

Fait à Rouen, en l'Hôtel, ce 20 Nivôse, an XII de la République Française.

Signé : BEUGNOT.

Par le Préfet :

Le Secrétaire général de la Préfecture,

Signé : GALLI.

Le Préfet du département de la Seine-Inférieure,

Vu la lettre du Ministre de l'Intérieur, en date du 4 de ce mois ,portant approbation du Règlement fait sous la date

du 20 Nivôse précédent, pour la propagation de la vaccine dans toute l'étendue du département de la Seine-Inférieure,

Ordonne que ce Règlement sera imprimé et publié dans toutes les communes, le Dimanche qui suivra sa réception, et à l'issue de la Messe paroissiale.

Des exemplaires en seront adressés à toutes les autorités civiles et militaires.

Fait à Rouen, en l'Hôtel, le 9 Pluviôse an XII de la République Française.

Signé : BEUGNOT.

Par le Préfet :

Le Secrétaire général de la Préfecture,

Signé : GALLI.

(suit le tableau)

N°

Vaccine

Par le citoyen

Nom de l'inoculé	Sexe et âge	Demeure	Jour de l'inoculation	Lieu de l'insertion Nombre de piqûres	Avec de la matière prise sur N° jour de l'inoculation
DATE du MOIS	DATE de l'Inoculation	EXAMEN de la partie vaccinée		Observations générales	
				Etat de la santé et tempérament du sujet	

Une méthode médicale se juge à ses résultats. Ils sont particulièrement probants en matière de vaccination. A mesure que se propageait en France la découverte de Jenner, les cas de variole, si communs au XVIII^e siècle, devenaient de moins en moins fréquents, puis de plus en plus rares. Aujourd'hui, la variole est une maladie presque disparue, dans notre pays du moins. Il faudrait, pour faire œuvre complète, décrire cette évolution frappante depuis les essais timides de la première heure jusqu'à la loi de 1902, qui rendit la vaccination obligatoire pour tous sur le territoire français. Tel n'a pas été le but de ces « Notes ». Elles se bornent à fournir quelques matériaux à l'Histoire de la vaccine pendant ses toutes premières années, en Angleterre d'abord, puis en France, et plus particulièrement à Rouen et dans ses environs.

L'Arrêté du comte Beugnot, Préfet de la Seine-Inférieure, en date du 20 Nivôse an XII, consacra officiellement pour la première fois la méthode en ce département. Conformément à ses indications, un Comité central de vaccine se forma à Rouen, dont Blanche fit partie ; Gosseume, médecin-chef de l'Hospice général, en fut nommé président, et le pharmacien Robert, secrétaire. Il fut, d'autre part, fortement secondé par de nombreuses initiatives extra-médicales. Les correspondances échangées à cette époque entre la Préfecture et les divers fonctionnaires départementaux signalent à la reconnaissance publique les noms de plusieurs vaccinateurs bénévoles : des prêtres, comme l'abbé Motte, des dames charitables, comme Mme de Bosmelet, la comtesse de Malartic, qui s'employèrent à vaincre les préjugés des uns, l'insouciance des autres, et durent même à plusieurs reprises combattre de véritables campagnes menées par une partie du clergé normand contre la vaccination.

Cette organisation fut complétée et maintes fois modifiée par la suite. Chaque Préfet tint à marquer son passage par de nouvelles instructions : Savoye-Rollin, en 1807 ; le comte de Girardin, quelques années après. En 1814, par ordre du Roi, on institue des prix qui sont remis chaque année aux vaccinateurs au cours de la séance « générale et publique »

tenue par le Comité Central. Le 9 Juillet 1816, le comte de Kergariou, Préfet, confirme l'existence du Comité Central, et crée, dans les chef-lieux d'arrondissements, quatre Comités secondaires. (Le 3 Mars de cette même année, Antoine-Louis Blanche était mort à Rouen, après avoir vu le succès répondre à ses efforts). Le 29 Janvier 1819, un arrêté du Préfet Malouet prescrit de nouvelles mesures pour la propagation de la vaccine. Le 28 Juillet 1826, M. C.-A. de Vanssay réorganise complètement le service vaccinal. Enfin le 21 Mai 1836, le Baron Dupont-Delporte publie un arrêté qui reste en vigueur jusqu'à la transformation du Comité central en commission permanente de vaccine le 11 Novembre 1865.

Depuis de longues années déjà, l'Histoire de la vaccination dans la Seine-Inférieure avait perdu tout caractère original. Ce n'était plus, avec la différence minime des détails locaux, que la répétition de ce qui se passait, sur un plan quasi-uniforme dans toutes régions de la France.



BIBLIOGRAPHIE

1^o Histoire Générale des premières vaccinations

Ouvrages

- ADAMS (Joseph). — Answers to all the objections hitherto made against the cow-pox. — in-8°. London 1805.
- ADDINGTON (John). — Practical observations on the inoculation of the cow-pox. — in-8°. Birmingham 1802.
- ANCELON. — Philosophie mathématique et médicale de la vaccine. 1858.
- ARCHER (Jean). — Coqueluche guérie par la vaccine. V. « *Recueil périodique de la Société de Médecine de Paris* », 1806. T. xxvi. p. 112.
- AUBER (Charles Edouard). — Découverte nouvelle d'un procédé simple et facile pour conserver pendant plusieurs années le fluide vaccin intact. — in-12. Paris 1805.
- AUBERT (A.). — Rapport sur la vaccine, ou traité sur cette maladie. — in-8°. Paris 1801.
- BAIRD (J.). — Dissertatio medica inauguralis de vaccina. — Edimbourg, 1800.
- BALLHORN et STROMEYER. — Traité de l'inoculation de la vaccine, avec l'exposé et les résultats des observations faites sur ce sujet à Hanovre et dans les environs de cette capitale. — in-8°. Leipsick. 1801.
- BARREY (Cl. A.). — De la vaccine et de ses effets. — in-8°. Besançon, 1807.
- BARZELLOTTI (Jacob). — Disquisitio Academica : tuta ne tandem vita et sanitas a variotis vaccinis, Conclusio affirmans. — in-8°. Senis 1806.
- BERTRAND. — De l'influence de la vaccine sur la marche de la coqueluche. — V. *Recueil périodique de la Société de Médecine de Paris*. — 1812. T. XLIV, p. 451.

- BIAGINI (Luigi). — Rapporto storico-medico, delle inoculazioni jeneriane eseguite in Pistoja. — in-8°. Firenze, 1808.
- BIRAGO. — Memoria sopra l'origine del vajuolo coso detto vaccino, dependente delle giardone del cavallo, e non della vacca. — in-8° Milano, 1803.
- BLANC (Gilbert). — A statement of facts tendine to establih an estimate of the true value and present state of vaccination. — in-8° Londres, 1820.
- BOUSQUET (J.-B.). — Traité de la vaccine et des éruptions varioleuses ou varioliformes. — Paris, 1833.
- BOUTEILLE (Etienne Michel). — Tableau de la vaccine et de la petite vérole en concurrence sur le même individu. — *V. Receuil périodique de la Société de Médecine de Paris*, 1807. T. xxix, p. 393.
- BRAUMANN. — Dissertatio de variolis vaccinis. — in-4, Marburgi, 1803.
- BREMER (J.-J.). — Die Kuhpohen. — in-12, Berlin, 1804.
- BRERA (Valer-Luigi). — Avviso al popolo sulla necessita di adottare l'innocente e non pericoloso inesto del vajuolo vaccino, etc. — in-8°. Crema, 1801.
- BRETONNEAU. — Note sur une nouvelle manière de conserver le vaccin dans des tubes. — *V. Bulletin de la Société Philomatique*, — au XII, p. 162.
- BRION (P.) et BELLAY (F. Ph.). — Tableaux historiques de la vaccine pratiquée à Lyon depuis le 13 Germinal au IX (3 Avril 1801 jusqu'au 31 décembre 1809. — in-8°. Lyon 1810.
- BRISSET (J. A.). — Reflexions sur la vaccine et la variole, 1828.
- BRUCE. — Dissertatio de vaccina. — in-8°, Edinburgi, 1801.
- BRUNI (Francesco). — Riflessioni sopra i vantaggi della vaccina e sopra il vajuolo pecorino. — in-8°, Firenze 1809.
- BUNIVA (Michel). — Istruzione intorno alla vaccinazione. — in-8° Torino 1804.
- Discours historique sur l'utilité de la vaccination. — in-8°. Turin, 1804.
- CALVERT (Johannes-Guiliemus). — Dissertatio de vaccinae verae testimoniis. — in-8°, Edimburgi, 1820.

- CHAMBON DE MONTAUX. — Comparaison des effets de l'inoculation de la petite vérole et de ceux de la vaccine. — in-8°. Paris, 1821.
- CHAPPON (P.). — L'inoculation de la petite vérole renvoyée à Londres. — in-8°, Paris, 1801.
- Traité historique des dangers de la vaccine, suivi d'observations et de réflexions sur le rapport du Comité Central de vaccine. — in-8°. Paris, 1803.
- CHAUSSEIER (François). — Notice sur la vaccine. (*V. Annuaire de la Société de Médecine du Département de l'Eure*. — 1803, p. 147.
- CHAUVOT (Nicolas). — Dissertation sur la vaccine. — in-8°. Strasbourg, 1801.
- CHRESTIEN (A. J.). — Opuscule sur l'inoculation de la petite vérole, avec quelques réflexions sur celle de la vaccine, suivi d'observations pratiques sur la méthode par absorption. — in-8°, Montpellier, 1801.
- CHRISTIAN (Guilielmus-Henricus). — Dissertatio de variolis vaccinis. — in-4°. Erfurti 1800.
- COLLADON (J. P.). — Lettre à Madame de ... sur la vaccine. — in-8°. Paris 1801.
- COLON (François). — Essai sur l'Inoculation de la vaccine, ou moyens de se préserver pour toujours et sans danger de la petite vérole. — in-8°, Paris, 1801.
- COOPMANS. — Dissertatio de variolis vaccinis. — in-4°. Franequæ, 1804.
- COXE (John-Redman). — Practical observations on vaccination, or inoculation for the cow-pox. — in-8°. Philadelphie, 1802.
- DE BANCES (Diejo). — Tratado de la vaccina. — in-8°. Madrid, 1802.
- DE CARRO (Jean). — Observations et expériences sur la vaccination. — in-8°. Vienne, 1802.
- DELAROCHE (Joseph). — Manuel du vaccinateur. — in-8°. Paris, 1808.
- DENNEY (Thomas, Georgius). — Dissert. medica inaug. de vaccina. — in-8°. Edimburgi, 1802.
- DESCHAMPS. — Vaccine, 1839.

DESPEAUX (B. P.). — Instruction sur la vaccine, à l'usage des ecclésiastiques, des sœurs de charité, des propriétaires, et des habitants des campagnes du département de l'Oise. — in-8°. Paris, 1808.

DEZOTEUX et VALENTIN. — Traité historique et pratique de l'Inoculation. — Paris, an VII.

DUBOSCQ DE LA ROBERDIERE (J. T. G.). — Recherches sur la vaccine et sur la méthode de l'inoculer aux hommes. — Vire, an X.

DUNNING (Richard). — Some observations on vaccination or the inoculated cow-pox. — in-8°. Londres 1800.

Minutes of some experiments to ascertain the permanent security of vaccination. — in-8°. Dock, 1804.

DUPLAN. — Observations sur la petite vérole survenue pendant le développement de la vaccine. *V. Recueil périodique de la Société de Médecine de Paris*. — 1807. T. xxviii, p. 129.

DUVILLARD (E. E.). — Analyse et tableaux de l'influence de la petite vérole sur la mortalité à chaque âge et de celle qu'un préservatif, tel que la vaccine, peut avoir sur la population et la longévité. Paris, — 1806.

FAUCHIER. — Observations sur la vaccine sans éruption. *V. Recueil périod. de la Société de Médecine de Paris*. — 1808. T. xxxi. p. 281.

FERRO (Pascal Joseph). — Ueber den nutzen der Kuhpockenimpfung. — in-8°. Vienne, 1802.

FODERE. — Mémoire sur la Petite Vérole vraie et fausse et sur la vaccine, 1826.

FOURNIER. — Essai historique et pratique sur l'inoculation de la vaccine. — in-8°, Bruxelles, 1802.

GALBIATI (Genaro). — Mémoire sur l'inoculation vaccinale avec l'humeur recueillie immédiatement de la vache précédemment inoculée. — Naples, 1810.

GENSANA (Tommaso). — Del vajuolo vaccino memoria storicocritica. — in-8°. Cuneo, 1809.

— Doctrina vaccinica in dialoghi compilata e pubblicata per ordine del prefetto della stura. — in-8°. Cuneo, 1812.

Geschichte der vaccination in Bohmen. — in-8°, Prague, 1804.

GOETZ. — De l'inutilité et des dangers de la vaccine prouvés par les faits. — in-8°. Paris, 1082.

GOHIER (J.-B.). — Observations et expériences faites à l'Ecole vétérinaire de Lyon sur le pain moisi, suivies de plusieurs essais sur la vaccination des bêtes à laine. Lyon, 1807.

GOUAUX (J. A. F.). — Dissertation sur la vaccine et son utilité. — in-4°. Paris, 1819.

GRANIER (Jean-Etienne). — Mémoire sur la vaccine considérée sous son rapport prophylactique et sous son rapport pathologique. — in-4° Montpellier, 1806.

GUERIN (J.). — Rapport sur la vaccination générale de l'arrondissement d'Orange. — in-8°, Avignon, 1810.

HALLE (J. N.). — Rapport fait au nom de la commission nommée par la classe des sciences mathématiques et physiques de l'Institut national, pour l'examen de la méthode de préserver de la petite vérole, par l'inoculation de la vaccine. — in-4°, Paris 1803. *V. Mémoires de l'Institut.*

— Exposition des faits recueillis jusqu'à présent concernant les effets de la vaccination, et examen des objections qu'on a faites en différents temps, et que quelques personnes font encore contre cette pratique. — in-4°, Paris, 1812. *V. Mémoires de l'Institut.*

HELLWAG. — Extrait d'un mémoire sur la vaccine, considérée comme préservatif de la petite vérole, depuis longtemps constatée en Holstein par le hasard et l'usage, et sur l'inoculation de la vaccine pratiquée à Entin, Lubeck et d'autres endroits dans l'été de 1800. *V. Mémoires de la Société Médicale d'émulation. Vol. iv. p. 431. in-8°, Paris, 1801.*

HERNANDEZ (Rafael). — Observaciones historicas del origen, progreso y estado actual de la vaccina en Minaria. — in-4°, Mahon, 1804.

HEURTELOUP. — Rapport de la commission médico-chirurgicale instituée à Milan en vertu des ordres du gouvernement cisalpin, ou résultat des observations et expériences sur l'inoculation de la vaccine faites dans le grand hôpital de cette même ville. (traduction de l'italien). — in-8°. — 1802.

HIECKE. — Dissertatio. Spicilegium ad variolarum vaccinarumque insitionem. — in-4°. Jenae, 1801.

HILL (Samuel). — Experiments, proving vaccination or cow-pox to be a permanent security against small-pox. — in-8°, Londres, 1801.

HIROU (F. J. M.). — Considérations sur la vaccine. — in-4°, Paris, 1820.

HUMBOLDT (Alexandre). — Remarque, que depuis longtemps l'effet bienfaisant de la vaccine, était connu des gens de la campagne dans les Indes péruviennes. *V. Annuaire de la Société de Médecine du département de l'Eure.* — 1809. p. 72.

HUSSON (H. M.). — Recherches historiques et médicales sur la vaccine, ou traité complet sur l'origine, l'histoire, les variétés, les avantages et la pratique de cette nouvelle inoculation. — in-8°. Paris, 1801.

JENNER (Edward). — Inquiry into the causes and effects of the variolae vaccinae. — in-4°. Londres, 1798.

— Further observations on the variolae vaccinae or cow-pox. Londres, 1799.

— Continuation of facts and observations of the cow-pox Londres, 1800.

— On the varieties and modifications of the vaccine pustule occasional by an herpetic state of the skin (Cheltenham 1819).

— On the influence of artificial eruptions in certain diseases. — Londres, 1822.

KRAUSS (Georg. Friedrich). — Die schutzpockenimpfung, in inhrer endlichen entscheidung als augelegenheit des stants, der familien und der einzelnen. — in-8°. Nuremberg, 1802.

KUHN (Carol, Gottlob). — De exanthemate vulgo variolarum vaccinarum nomine insignito commentarius. — in-4°, Lipsiae, 1801.

LANDRIN (Th.). — Etude sur la vaccine et la vaccination. — 1867.

La vaccine combattue dans le pays où elle a pris naissance. — (Traduction de trois ouvrages anglais :

1) ROWLEY (William). — La vaccine n'est pas un préservatif contre la petite vérole. Ouvrage dans lequel sont rapportés plus de cinquante accidents, suivi d'un mode de traitement pour les maladies causées par la vaccine.

2) MOSELEY. — Discussion historique et critique sur la vaccine.

3) SQUIREL. — Observations sur les dangers de la vaccine). — in-8°, Paris, 1807.

- LOY J. G.). — Account of some experiments on the origin of the cow-pox. — in-8°. Londres, 1802.
- MACDONALD (Alexandre-Herman). — Familiar observations on the inoculation of the cow-pox. — in-4° Hambourg, 1800.
- MARC (C. C. H.). — La vaccine soumise aux simples lumières de la raison, ou conférences villageoises sur la vaccine. — in-12, Paris, 1809.
- MARSHALL (Giuseppe H.). — Osservazioni sopra il vajuolo vaccine in-4°, Palerme, 1801.
- MASIUS (Georges, Heinrich). — Untersuchungen und Beobachtungen ueber natuerliche, zufaellige und geimpfte Kuhpocken. — in-8° Leipzig, 1802.
- MENDE. — Disertatio de exanthemate tutorio, quod vulgo variolas vaccianas dicunt : morbi vaccini descriptis. — in-4°, Gotttingae, 1801.
- MIGLIETTA (Antonio). — Vajuolo vaccino nativo nel regno di Napoli. — in-4°, Napoli, 1812.
- MONGENOT (L. A.). — De la vaccine considérée comme antidote de la petite vérole. — in-8°. Paris, 1802.
- MOREAU (de la Sarthe). — Traité historique et pratique de la vaccine. — in-8°. Paris, 1801.
- MOULET (P. J.). — Recherches sur les préjugés et les systèmes en médecine et doutes sur la vaccine substituée à l'inoculation de la petite vérole. — in-8°, Paris, 1801.
- ODIER (L.) — Mémoire sur l'inoculation de la vaccine. Genève. — in-8°, 1801.
- Mémoire sur la vaccination. — in-8°, Genève, 1804.
- PAGES (L. J. F.). — Mémoires sur la vaccine. — in-8°, Alais, 1801.
- PEARSON (Georges). — An inquiry concerning the history of the cow-pox, principally with a view to supersede and extinguish the small pox. — in-8°. Londres, 1798.
- PEYSSON (Anthelme). — La vaccine, poème. — in-8°. Paris, 1820.
- PONTA (Lorenzo). — L'inetto vaccino, poemetto in IV canti. — in-8° in-8°. Parma, 1810.
- PONZA (Lorenzo). — L'inetto vaccino, poemetto in IV canti — in-8° Savigliano, 1808.

RAGOT-DES FARANCHES (J. M. J.) — Dissertation sur la vaccine. — in-4°, Paris 1804.

RAMPONT. — Mémoire sur la vaccination par les croûtes du vaccin, contenant un nouveau procédé pour obtenir des succès plus constants. — *V, Recueil périodique de la Société de Médecine de Paris* 1805. T. xxiv. p. 398.

RANQUE (H.). — Théorie et pratique de l'inoculation de la vaccine. — in-8°, Paris 1801.

REYNALD (J.-M.) — Réflexions sur la vaccine. — in-8°, Albi 1801.

RING (John). — A tractise on the cow-pox containing the history of vaccine inoculation. — 2 vol. — in-8°. Londres, 1801-1803.

— An answer to M. Goldson proving that vaccination is a permanent security against the small-pox. — in-8°. Londres 1804.

— An answer to Dr Moseley containing a defence of vaccination. — in-8°. Londres, 1805.

ROUGER (François Alexandre). — De la vaccine. — in-8°. Montpellier, 1801.

RUSSEL. — Dissertatio de vaccina. — in-8°. Edimburgi 1800.

SACCO (Luigi). — Osservazioni pratiche sull' uso del vajuolo vaccino come preservativo del vajuolo umano. — in-8°, Milano 1801.

— Memoria sul vaccina unico mezzo per astirpare radicalmente il vajuolo humano. — in-8°, Milano 1803.

— Trattato di vaccinatione con osservazioni sul giavardo e vajuolo pecorino. — in-4°, Milano, 1809.

SALLIOU. — Examen comparatif de la petite vérole et de la vaccine. — Nantes 1822.

SARROIS (Joseph Hippolyte.) — Manuel du vaccinateur ou Histoire analytique et raisonnée de la vaccine. — in-8°, Montpellier 1805.

SCHALLER (Geoffroi-Jacques). — La pratique de la vaccine commandée et consacrée par la religion. — in-8°, Strasbourg 1808.

SEGAUD. — Précis historique de la vaccination pratiquée à Marseille depuis son introduction en France jusqu'à ce jour. — in-8°, Marseille 1812.

SERRES. — De la vaccine et de la revaccination (*Mémoires de l'Institut*).

SIMMONS (W.) — Experiments on the supposed origin of the cow pox. — in-8°, Londres 1798.

- STEINBRENNER (Ch.). — Traité sur la vaccine. — Paris 1846.
- TARANGET (André). — Réflexions sur la vaccine. — in-8°. Douai 1803.
- TARBES (R.). — Mémoire sur la vaccine. — in-8°. Toulouse 1801.
- Mémoire sur la vaccine pratiquée avec l'aiguille à coudre, et sur les croûtes vaccinales. — in-8°. Paris 1809.
- TELLEGEN (Auto-Otto-Herm.). — Dissertatio de variolis vaccinis iconibus illustrata. — in-8°. Groningue 1801.
- THOREL (J. L.). — Sur les préjugés populaires qui s'opposent à l'adoption générale de la vaccine. — Strasbourg 1823.
- THORNTON (John). — Preuves de l'efficacité de la vaccine, traduit de l'anglais par Duffour. — in-8°. Paris 1807.
- VALENTIN (Louis). — Résultats de l'inoculation de la vaccine dans les départements de la Meurthe, de la Meuse, des Vosges et du Haut-Rhin, précédés d'un discours préliminaire, et suivis de ceux de la vaccination sur divers animaux. — in-8°. Nancy 1802.
- VALLERAY (V. F. J. B.). — Dissertation sur la vaccine. — in-4°. Paris 1810.
- VAUME (J. S.). — Réflexions sur la nouvelle méthode d'inoculer la petite vérole avec le virus des vaches. — in-8°. Paris 1800.
- Les dangers de la vaccine. — in-8°. Paris 1801.
- VERDE-DELISLE. — De la dégénérescence physique et morale de l'espèce humaine déterminée par le vaccin. — 1855.
- VICAROUS. — Rapport sur l'inoculation de la vaccine, fait à l'Ecole de Médecine de Montpellier. — in-4°, Montpellier, — 1801.
- VOISIN (F.). — Mémoire sur la vaccine. — in-8°. Versailles 1801.
- Mémoire sur la vaccination des bêtes à laine. — in-8°. Versailles 1804.
- Expositions des principaux faits recueillis sur l'état de la vaccination et de la clavelisation des bêtes à laine. — in-8°. Versailles 1812.
- Rapport d'expériences sur cet objet. — in-8°. 1805.
- WATERHOUSE (Benjamin). — Practical observations on the local appearance, symptoms, and mode of treating the variola vaccina or kin-pock. — in-8°. Cambridge 1802.
- WOODVILLE (W.). — Rapport sur le cow-pox ou la petite vérole des vaches, et sur l'inoculation de cette maladie, considérée comme pouvant être substituée à la petite vérole. — Traduct. française de A. Aubert. — in-8°. Paris 1800.

Documents

Bulletins du Comité Central de vaccine. — Paris, an, etc.

Circulaires du Ministre de l'Intérieur aux Préfets ans XI, XII, etc.

Décret de S. M. l'Empereur des Français concernant la vaccine. *V. Recueil périodique de la Société de Médecine de Paris.* — 1810, T. XXXVIII, p. 213.

Lettre aux maires des 12 arrondissements de Paris (du Comité Médical pour l'inoculation de la vaccine). — Paris, 2 Ventose, an IX.

Premier Rapport de la Commission de vaccine séante au Louvre à la Société de Médecine. — (*Recueil périodique de la Société de Médecine.* T. XI). — Paris Prairial, an IX.

Prospectus de la Société pour l'extinction de la petite vérole en France par la propagation de la vaccine. — Paris, Germinal an XII.

Rapports du Comité Central de vaccine établi près S. Ex. le Ministre de l'Intérieur. — 1803, — 1804, — 1805, — 1806, — 1807, — 1808, — 1809, — 1810, — 1811, — 1812, — 1813, — 1814, — 1815, — 1816, — 1817, — 1818, — 1819. 12 vol. — in-8°. Paris.

Report of the college of physicians of London on vaccination. — *V. Medical Transactions, vol IV p. 374-393.*

Divers

BLANCHARD (R.). — Estampes et documents concernant la médecine vétérinaire, et spécialement la vaccine. Paris — 1906.

BILLARD (M.) et FASQUELLE (A.). — La maladie et la mort de Louis XV. — Napoléon et la vaccine. Paris. — 1906.

1 ORAIN (P.). — Jenner et la vaccine. Paris. — 1870.

RONDELET. — La médecine du Passé. Défense contre la variole. (*V. Médecine Internationale illustrée*).

2^o) Histoire des Premières Vaccinations dans la région rouennaise

Ouvrages

- BLANCHE (A. L.). — Recherches historiques sur l'ancienneté de la vaccine et sur son application à l'espèce Humaine, comme moyen préservatif de la petite vérole ordinaire. — in-8° Rouen, an x.
- BOUTEILLER (J.). — La vérité sur le procédé de vaccination dit procédé napolitain. (*Union Médicale de la Seine-Inférieure*. — 1865)
- DELESTRE. — Rapport sur le charlatanisme (*Société médicale et d'émulation de la Ville de Neufchâtel*.), Rouen, — an x.
- DESBOIS. — Résumé théorique et pratique sur la vaccine.
- LEMAIRE-TERNANTE. — Observations sur les effets de la vaccine comparée à l'inoculation varioleuse ; et parallèle de ces deux méthodes d'inoculer. — in-8°. Paris et Rouen, an x.
- Réponse aux observations du citoyen le Maire Ternante, sur les effets de la vaccine comparée à l'inoculation varioleuse, etc. — par Candide Damaliphile, médecin. Rouen. — an x.
- OLIVIER (P.). — Epidémie de variole dans le service médicale de l'Hospice Général, 1870-1871. (*Union Médicale*. — 1872).
- REY. — Aperçu des avantages de la vaccine, et de quelques précautions à prendre pour son inoculation. Rouen — 1821 (1^{re} édition à Bourg. — 1818).
- SALLES. — Le Bouquet Normand, Valognes. — 1822.
- VINGTRINIER. — Des Epidémies qui ont régné dans l'arrondissement de Rouen, de 1814 à 1850. Rouen — 1850.
- Rapport sur l'Epidémie de variole qui a régné dans le département de la Seine-Inférieure de 1864 à 1865.
- VY (Alfred). — Considération sur les vaccinations animales. (*Union Médicale de la Seine-Inférieure*. — 1866.).
- Mémoire sur l'épidémie de la variole du canton d'Elbeuf 1864-1865. Elbeuf. — 1869.
-

Documents

Archives départementales de la Seine-Inférieure. Affaires générales et diverses, Santé publique et salubrité. Vaccine, etc.

Archives municipales de Rouen. Vaccine, etc.

Arrêté du Préfet du département de la Seine-Inférieure (comte Beugnot.), 20 Nivose. — an XII.

Arrêté sur l'organisation du service de la vaccine (Préfet Baroni Dupont-Delporte. — 26 Mai 1836).

Collection du « Journal de Rouen et du département de la Seine-Inférieure ».

Correspondance du Comité Central de vaccine du département de la Seine-Inférieure.

Correspondance de M. le Préfet de la Seine-Inférieure, avec MM. les fonctionnaires publics du même département. — 1816, etc.

Instruction sur la vaccine, et organisation du Comité Central dans la ville de Rouen. (arrêté du Préfet de la Seine-Inférieure, Comte de Kergariou. — Juillet 1816.

Manuel de vaccine pour le département de la Seine-Inférieure. — Rouen. — 1836.

Mémorial des Corps administratifs du département de la Seine-Inférieure. — an IX, etc.

Procès-verbaux, rapports, compte-rendus du Comité Central de vaccine du département de la Seine-Inférieure, de 1815 à 1865.

Rapport de la Commission Permanente de Vaccine du département de la Seine-Inférieure. — 1865, etc.

Recueil Administratif de la Seine-Inférieure. — 1826 (Arrêté du Préfet. C. A. de Vaüssay, — 28 Juillet 1826).

Recueil des Actes de la Préfecture du département de la Seine-Inférieure. — 1819.

Travaux du Conseil Central d'Hygiène publique de la Seine-Inférieure. — 1870 à 1872.

Divers

Anciennes Archives des Hôpitaux (notes de M. G. Pennetier).

Archives de l'Ecole de Médecine.

AVENEL. — Le collège des Médecins de Rouen, ou documents pour servir à l'histoire des institutions médicales en Normandie. — Rouen. — 1847.

BRUNON. (R.). — Notes sur l'Histoire de l'Enseignement médical à Rouen. (Annuaire de l'Ecole de Médecine et de Pharmacie de Rouen).

CLEREMBDRAY (F.). — La Terreur à Rouen. Rouen, Paris, — 1901.

HELOT. — Notes historiques sur l'inoculation de la petite vérole, principalement à Rouen. (*Revue Médicale de Normandie*. — Août-Septembre 1906).

HUE (Fr.). — La Communauté des Chirurgiens de Rouen (1407-1791). Rouen. — 1913.

— Histoire de l'Hospice Général de Rouen (1602-1840). Rouen. — 1903.

LARUELLE. — Les apothicaires rouennais.

FENNETIER (G.). — Le chirurgien Laumonier. (1749-1818). — Rouen. — 1887.

Rapports annuels des Directeurs de l'Ecole de Médecine et de Pharmacie de Rouen.



Le Président de Thèse,
Professeur ROGER.

Vu : *Le Doyen*
de la Faculté de Médecine,

Vu et permis d'imprimer : *Le Recteur de l'Académie de Paris,*

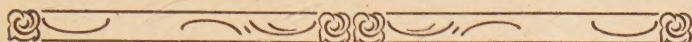


TABLE DES MATIÈRES

<i>Dédicace</i>	Page	2
<i>Avant-Propos</i>	»	7
Chapitre Premier. <i>Les origines de la vaccination</i>	»	9
» II. <i>Les Premières vaccinations en France</i>	»	21
« III. <i>La Vaccine à Rouen</i>	»	35
« IV. <i>L'inoculation de la Vaccine...</i>	»	61
« V. <i>Première organisation officielle de la Vaccination dans le département de la Seine Inférieure</i>	»	75
<i>Bibliographie</i>	»	89
